VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 8 Février 1916 NUMERO 39

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

...rimé et publié par la
"WES... NADA PUB. CO. LTD."
6... ve. McDermot
Téléphones Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

A NOS GRANDS QUOTIDIENS

Nos grands quotidiens de Winnipeg qui se croient sûrement admirateurs du "British fair play", et qui savent l'apprécier pourvu que cela puisse se lire: "Tout à nous et rien aux autres", pourraient méditer les quelques paroles d'un de leurs confrères anglais protestants de Québec.

"Québec, 28. — Le "Morning Chronicle" de cette ville publie ce matin un article réclamant le règlement de la question scolaire de l'Ontario à la satisfaction de tous les intéressés.

"Notre confrère anglais dit: "Sûrement, il est temps que les plus posés et les plus larges des hommes d'Etat canadiens s'unissent pour voir s'il n'est pas possible de régler la quetion bilingue amicalement et à la satisfaction des parties intéressées, c'est-à-dire de tous les citoyens du Canada. Il est évident que la question devra être réglée tôt ou tard et c'est notre ferme conviction qu'il ne saurait y avoir de meilleur temps pour lui donner une solution que pendant que les soldats français et anglais meurent côte à côte dans les Flandres et sur les autres champs de combat pour la cause commune."

"Notre confrère dit encore: "Après tout, nous, qui sommes Anglais, et qui vantons si souvent notre "british fair-play", devrions sûrement reconnaître que l'amour des Canadiens-français pour leur langue et leur désir de la conserver à leurs enfants, est non seulement légitime, mais digne et honorable. Aucun homme qui a le sens de la justice ou des proportions ne contestera cela." Il espère que ce nouvel appel sera entendu et que justice sera enfin rendue à la minorité ontarienne."

Afin de n'avoir pas à règler dans dix ans une question qu'il vaudrait mieux règler pour toute la Confédération maintenant, nous engageons nos admirateurs de "british fair-play" au Manitoba à songer un peu à l'esprit qui animait les Pères de la Confédération, quand ils dotèrent ce pays de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord.

La paix et la prospérité de ce pays sont au jeu. Qu'on n'aille pas croire que deux millions de Canadiens français vont facilement consentir à déchoir en renonçant à parler leur langue, à travailler à leur avancement selon l'idéal qui est le leur, et qu'il ne faut pas confondre avec l'idéal anglo-saxon.

Le "Chronicle" écrit ces paroles:

"Après tout, nous, qui sommes Anglais et qui ventons si sou-"vent notre "british fair-play", devrions sûrement reconnaître que "l'amour des Canadiens-français pour leur langue et leur désir de "la conserver à leurs enfants est non seulement légitime, mais "honorable."

Et c'est pour ne pas nous déshonorer en face du pays que nous la défendrons envers et contre tous.

Conclusion pratique: Commençons par le parler partout et toujours; c'est un des meilleurs moyens de la défendre et de la conserver.

Combien de nos marchands ont commencé à écrire en français à leurs fournisseurs en gros? Commençons par prendre ce que nous voulons que les autres nous donnent.

Sachons vouloir!

DANS ONTARIO AUSSI

"Le major Boehm, du 169me, a aujourd'hui raconté au Bureau de Contrôle un incident survenu à une assemblée de recrutement qui lui fit "monter le rouge au front, à lui, Canadien de la quatrième génération". Le voici:

"A certaine usine où il parlait, six hommes s'offrirent pour l'enrôlement.

"Combien d'entre vous, demanda-t-il, sont Anglais? Six mains se levèrent.

"Combien d'entre vous sont mariés?" Tous étaient mariés.

"Combien d'entre vous ont des enfants?" Les six.

Il demanda alors à six "Canadian born" de venir s'aligner avec ces six volontaires. Pour quelque temps nul ne bougea; finalement, un s'avança.

"Ferai-je l'affaire? demanda-t-il.

"Si votre condition physique est bonne, répondit le major. Où êtes-vous né?

"Je naquis en Allemagne, il y a trente-six ans. Mes parents étaient allemands, mais vinrent sétablir au Canada, répondit-il à la surprise générale. Si ces bonshommes ne veulent pas aller se battre, eh! bien, j'irai."

* * *

Nous avons cueilli cette délicieuse perle dans le **News** de Toronto. C'est un autre document à ajouter à ceux que nous colligeons pour établir que l'English Canadien born est tout aussi réfractaire au service outremer que le French Canadian born.

UN MOT AUX NOTRES

Nous sommes plus d'une fois revenus ici, sur la nécessité d'une action commune, allant plus loin que les déclarations patriotiques.

Nous avons tâché de pousser de l'avant le projet d'une fédération de nos sociétés de Saint-Jean-Baptiste paroissiales formées en comité général de colonisation. Notre cadre était tout prêt, puisque nous avons déjà la Saint-Jean-Baptiste provinciale avec officiers régulièrement élus et règlements très sagement devisés. C'est une belle locomotive toute prêtre à mener les nôtres du Manitoba dans la voie du progrès; il manque une chose à cette belle machine, la vapeur; autrement dit, la finance.

Dans l'organisation on a oublié une chose: une contribution annuelle.

Il est vrai que le Conseil de la Saint-Jean-Baptiste provinciale a tenté un effort pour se mettre en meilleure posture et pour mener à bonne fin la mission que lui a confié le dernier Congrès national il a décidé qu'une piastre serait la souscription annuelle des membres de la Saint-Jean-Baptiste, 50 sous devant rester à la société paroissiale et 50 sous devant être cédés à la société provinciale.

Il n'a pas eu de succès!!

Pour quelles raisons?

Entre plusieurs nous croyons en apercevoir deux principales que nous allons donner. A plus sages d'en trouver d'autres et de les exposer dans les colonnes de la **Liberté**, s'ils le désirent. Nous ouvrirons toutes grandes nos colonnes à tout exposé loyal visant à l'action, car le temps presse et nous ne devons plus écrire ou parler, si ce n'est que pour l'action.

Maintenant, voici nos deux raisons.

A notre sens, la demande du Conseil de la Saint-Jean-Baptiste provinciale n'a pas réussi:

1o—Parce qu'elle demandait une piastre par année. Pour un grand nombre des nôtres, du patriotisme à une piastre par année, c'est trop cher. Pourtant il est difficile d'en faire à moins.

2o—Les sociétés paroissiales n'ont pas vu clairement l'usage immédiat qui serait fait par le Conseil de la Saint-Jean-Baptiste provinciale, des 50 sous qui lui seraient versés.

Le conseil pronvincial avait pourtant déclaré que son objet était de promouvoir la colonisation. Il avait même fait savoir qu'il y était déjà engagé d'une somme de deux cents piastres environ, pour frais d'impression, et de petits voyages de celui qui se dévouait gratis à ouvrir nos deux ou trois centres principaux de colonisation.

Si nous sommes bien informés, la coopération de toutes les sociétés paroissiales n'a pas couvert la moitié de cette somme, et par mesure de prudence, la vapeur manquant, le conseil provincial a cru prudent de remettre à plus tard une action qui allait le mettre en banqueroute.

A la lueur des événements actuels, n'y a-t-il pas lieu de remettre le tout à une étude pratique? Nous est avis qu'un conseil de la Saint-Jean-Baptiste provinciale saurait où mettre ses contributions annuelles d'une piastre, et les moins avisés peuvent facilement découvrir l'excellent emploi qui pourrait être fait de cette force commune mise au bénéfice de nos intérêts nationaux.

Si notre locomotive ne doit pas nous laisser en chemin, sachons y faire monter la vapeur.

Nos félicitations à l'Union Canadienne qui semble comprendre le côté pratique de la question. Comme le déclarait l'un de ses membres, nous avons les cadres, mais la mort y habite, il faut y mettre la vie. Elle a une belle exubérance de jeunesse, une abondance de vie, à l'action donc, car la vie consiste dans le mouvement bien ordonné et dirigé vers un but clairement aperçu et inébranlablement voulu.

PROJET DANGEREUX

Un projet d'amendement à l'Acte des Ecoles, — et cela va devenir loi, à n'en pas douter, car nos gouvernants sont, ou se croient, tout-puissants, — pourvoit à la formation d'une commission scolaire couvrant toute la municipalité, dans les endroits où la majorité des contribuables voudra ainsi s'organiser.

Nous disons aux nôtres: N'en faites rien, car ce serait abandonner une partie de vos droits en matière scolaire.

L'école est le prolongement de la famille. L'école est l'affaire des parents presqu'exclusivement; à l'Etat reste une marge très mince, d'où il ne devrait pas sortir.

Malheureusement nos gouvernements soi-disant populaires se mêlent des affaires des pères de famille dans une mesure vraiment détestable.

Selon eux l'enfant est à eux et non aux parents, et ils agissent en conséquence.

Le projet de loi en question centralise les affaires scolaires au détriment des petites commissions.

La décentralisation est au contraire désirable.

Nous avons tenu à ne pas laisser passer la chose inapperçue non pas que nous croyons notre intervention de nature à faire changer le projet de loi, mais afin de dire aux pères de famille: "Messieurs, c'est une machine qu'on monte contre des droits que vous devez regarder comme sacrés, le droit de voir de près à la formation intellectuelle et morale de vos enfants."

Que les municipalités s'occupent de boeufs, de chevaux, de machines et de mauvaises herbes, c'est leur affaire, mais l'âme et l'intelligence des enfants, cela ne les regarde pas.

C'est en ayant conscience de ses droits et des obligations qu'ils imposent qu'on se prépare le plus efficacement à les défendre.

En d'autres mots, ne vous laissez pas mener par le bout du nez sous prétexte de progrès.

BELLES FREUVES

"Londres, le 18 janvier. — Les tumultes aux assemblées en faveur de la paix deviennent de plus en plus fréquents. Votre corespondant vous a dans ses précédentes lettres narré les mésaventures de certains de nos pacifistes qui ont tenté de prêcher la paix à Londres et dans d'autres centres. Ces derniers trois jours nous ont fourni plusieurs de ces incidents. Une assemblée annoncée comme une manifestation en faveur de la cessation des hostilités à la Brotherhood Church, Southgate Road, London, se termina par un tumulte. Les orateurs ne purent aucunement exposer leurs opinions. Il est certain qu'une émeute eût éclaté si l'assemblée n'avait pas eu lieu dans un temple.

"Néanmoins, ce fut une scène de confusion interrompue par des rixes. Dans tous les coins on fit exploser des pétards. L'apparition à la tribune de M. C.-H. Norman, président de l'Union of Democratic Control, fut le signal d'une ruée contre la tribune que les garçons de service ne purent refouler. Ceux qui se trouvaient sur la tribune fuirent par une porte de côté vers l'arrière du bâtiment. La foule donna de l'avant: des pancartes "Stop the War" et des protets contre la conscription furent mis en pièces. Un groupe de soldats s'empara d'une grande bannière portant l'inscription "Paix". On renversa sens dessus dessous un piano. Un garçon de service agrippa un pot de fleurs et le lança à la tête d'un soldat dans la galerie. Le soldat l'attrappa et, rapide comme l'éclair, le relança au garçon qu'il atteignit à l'oeil. Sur cela la police fit son entrée. La salle se vida. Une autre réunion antipatriotique s'était terminée en fiasco.

A peu près analogue fut le sort d'une tentative de discussion les "Ententes Internationales" par la Friends' Meeting House à Bishopsgate. M. Charles Roden Buxton, le conférencier, fut soumis à de continuelles interruptions. Quand M. Buxton prétendit qu'il ne voulait pas créer d'opposition au gouvernement, mais simplement démontrer que la paix à conclure devrait rendre impossible toute guerre future, il fut salué par les cris ironiques de "bavardage". On acclama vigoureusement l'armée anglaise et lord Kitchener. En somme la réunion ne fut pas le succès qu'escomptaient ses organisateurs.

"L'opposition à ce genre de réunions se fait de plus en plus violente. Des organisations telles que "Union of Democratic Control", "Independent Labor Party" et "No Conscription Fellowship" constituent un véritable danger. Ce danger consiste non pas tant dans les déclarations de principe faites que dans le malaise qu'elles suscitent dans les milieux ouvriers. Au nombre de ceux qui participent à ces réunions se trouvent des agitateurs indubitablement dangereux. Leur credo est un mélange de pacifisme fanatique, d'idéalisme impossible et d'hystérie. Il n'y a pas le moindre doute qu'ils ont déployé une formidable activité dans le Clyde et les Galles du Sud. Sur eux retombe dans une large mesure la responsabilité de l'opposition des Trades Unions au bill du Service Militaire. Ils sont une source de malaise. Ils engendrent la suspicion. Ils contribuent beaucoup à diminuer la valeur de l'effort national; pareil état de choses ne serait point toléré en dehors d'une démocratie comme l'Angleterre, où la liberté de parole est un commandement."—**W.-A. Willison**, correspondant du **Toronto News** en Angleterre.

* * *

La citation est longue; l'avoir abrégée lui eut enlevé beaucoup de sa valeur instructive. Qu'on nous parle donc de l'union sacrée dans la mère-patrie! Les restrictions apportées au bill du service militaire, l'opposition des unions ouvrières, cette propagande en faveur de la paix, belles et éloquentes preuves à jeter aux coloniaux!

DU FRONT

Intéressante lettre

Saint-Pierre, le 1er février 1916.

Mon cher Monsieur Héroux,

Je reçois une lettre qui m'est communiquée par un de mes anciens paroissiens et ami qui fut bien connu dans le pays alors qu'il habitait Saint-Pierre. Cette lettre est d'un de ses neveux officier d'artillerie de l'armée coloniale. Je l'ai trouvé tellement intéressante que j'ai pensé que les extraits qui touchent à la guerre intéresseraient aussi vos lecteurs.

Votre tout dévoué,

J.-M.-A. Jolys, ptre.

* * *

Extrait d'une lettre d'un officier de la 55me batterie d'artillerie coloniale, neveu d'un de mes amis autrefois bien connu à Manitoba, Gabriel Durnerin, ancien paroissien de Saint-Pierre.

"Il est certain, en effet, que la France (la guerre nous l'a prouvé) a un meilleur "**bois**" que son "**écorce**" ne l'aurait fait croire avant la guerre. Ai-je entendu des déclamations pacifistes, auxquelles une grande partie du peuple s'obstinait encore à croire en juillet 1914! Et les discours matérialistes de nos politiciens: on aurait pu croire à un peuple exclusivement jouisseur, égoïste et dégénéré. Mais arrive le 1er août 1914: Il n'est plus possible à personne de croire au rêve pacifiste, et de toutes parts, les pacifistes de la veille, comme ceux qui avaient prévu le danger, tous se lèvent résolus et prêts à tous les sacrifices.

Et nos premiers échecs sont même dus à cette fougue désordonnée que les officiers eux-mêmes ne parviennent pas à retenir et qui nous avait déjà valu, il y a cinq cents ans, la défaite d'Azincourt. Des compagnies (les fusilliers marins, par exemple) sont parties en avant dans des conditions insensées, échappant à leurs officiers qui cherchaient vainement à les retenir jusqu'au moment où notre artillerie leur aurait préparée la voie.

Les Boches qui se savaient incapables de résister à un tel élan avaient creusé des tranchées à l'avance et lentement ils abattaient avec leurs mitrailleuses nos soldats qui marchaient sur eux à découvert.

Cependant le tir de notre excellente artillerie de campagne faisait subir à l'adversaire à son tour des pertes terribles et nous dégageait malgré tout (fin août 1914). Puis les Boches avancent vers la Marne, à étapes énormes quand nous croyant épuisés et vaincus, ils se heurtent à l'improviste à l'armée de Paris toute fraîche. Ils sont surpris et bien que pendant quatre jours ils luttent avec acharnement pour tenir leur place ils sont culbutés et rejetés soixante-dix kilomètres plus au nord.

Mais nos armées sont encore bien inférieures à celles de l'adversaire. Battu à la Marne, il essaie de parer sur l'Yser en octobre-novembre 1914. Là encore il est battu par des troupes bien inférieures en nombre, qui même lui font de nombreux prisonniers Mais cela a donné le temps d'organiser notre vieille artillerie de Bange pour suppléer à celles de nos pièces de 75 perdues dans la retraite vers la Marne, et peu à peu notre front se hérisse d'une artillerie formidable à laquelle l'ennemi n'avait certainement pas pensé.

Pendant tout l'hiver 1914-1915 la fabrication intense des munitions s'organise et au milieu de l'été nous acquérons sur tout notre front une supériorité incontestable sur l'adversaire à tous les points de vue.

L'attaque du 25 septembre nous fait gagner quatre kilomètres de profondeur en moyenne sur vingt-cinq kilomètres de front. Il s'en faut d'un fil qu'elle ne perce définitivement la ligne Boche.

Devant nous tous les Boches ont fui; trois de leurs batteries se dévouent pour nous arrêter. Qu'une de nos batteries de 75 fut arrivée là à ce moment et c'en était fait.

Maintenant nous nous organisons mieux encore qu'auparavant, de manière à faire le meilleur emploi de cet approvisionnement énorme de munitions qu'on met à notre disposition. Et comment tôt ou tard ne percerions-nous pas? Nos soldats sont tous prêts à faire gaiement tous les sacrifices et à endurer toutes les souffrances. Des officiers avec leurs soldats restent jusqu'à six jours et six nuits de suite en décembre dans nos tranchées: debout ils ont l'eau jusqu'aux genoux, ou pour se reposer assis de l'eau jusqu'à mi-corps. Ils attendent les Boches là dans l'eau, sous la pluie, la baïonnette en avant, les officiers le revolver au poing — et les fusils étaient tellement rouillés par cette eau qu'à ce moment ils n'auraient sans doute pas fonctionnés — et chacun supporte cette horrible souffrance physique sans se plaindre, mais pleurant parfois sous l'influence de la douleur.

D'autre part, malgré tous les crimes et toute la cruauté des Boches, et malgré les mauvais traitements qu'ils infligent à nos prisonniers, on ne peut pas obtenir qu'on prenne contre les Boches prisonniers chez nous des mesures de réciprocité!

Bien que je désapprouve cette générosité, que je qualifie de stupide, est-ce là l'attitude d'un peuple matérialiste? Non, mille fois non pour moi, malgré tout malgré les déclamations de la libre pensée. La France me paraît le pays où l'esprit de sacrifice l'esprit chrétien, l'esprit spiritualiste, soucieux uniquement d'idéal et même d'utopie, domine le plus. Ils appellent cela fraternité: mais l'idée de la fraternité n'est-elle pas l'idée chrétienne par excellence? et l'a-t-on jamais vu venir d'autre part que du christianisme?

Au fond, nos pacifistes et nos socialistes ont subi, sans le savoir, l'influence chrétienne, et pour moi, la lutte contre l'Allemagne, c'est la lutte de l'esprit contre la matière, du christianisme contre le paganisme.

Et Guillaume avec **Son Vieux Bon Dieu** n'est-il pas un payen, bien plus que nos libres-penseurs eux-mêmes?

. . . .

Maintenant que nous sommes en seconde ligne, au repos, nous faisons de l'instruction intensive, surtout pour les cadres. Je travaille beaucoup personnellement en vue de coordonner au mieux l'emploi de tous les organes qui comporte une batterie moderne: postes de commandement, liaison avec la batterie et avec le commandement par téléphone et par signaux, pratique du réglage du tir par ballon ou avion, fonctionnement de plusieurs observateurs éloignés l'un de l'autre pour règler un tir et étude personnelle de tout ce qui peut être perfectionné.

La batterie actuelle est un organe complexe qui vaut surtout par la valeur de son chef,: qu'elle en ait un bon et elle fera un excellent travail; qu'elle en ait un mauvais et ses efforts seront presque tous perdus. Je travaille donc en même temps qu'à perfectionner mes cadres, à me perfectionner moi-même par l'étude et par la pratique.

H. D.

L'ECRIN AUX PERLES

(Extraits authentiques de livres et de journaux.)

Des "Annales politiques et littéraires", Jules Bois:

On se souvient de ces crapauds qu'Edmond Rostand a stigmatisés, si j'ose dire, en les brûlant, dans les mares glantes et ténébreuses, avec le fer rouge d'un rayon irrité de sa gloire.

Quelle quincaillerie!

* * *

Du "Phare du Nord":

M. Grimpet remit à M. Stoclet un souvenir acquis par souscription: "La joueuse de flûte", bronze en ivoire, de Philippe.

On se demande à voir cette rareté.

* * *

De "l'Humanité":

M. Deschanel, qui a tout à fait perdu la tête, prend son chapeau pour se couvrir.

C'est bien inutile puisqu'il a perdu la tête!

* * *

Des "Légendes et curiosités de l'histoire" (Cabanès):

En réalité, comme l'a rappelé, dans son traité magistral, notre regrettable ami Guinard...

Voilà qui a dû lui faire plaisir!

"Aussi longtemps que durera une persécution oppressive, revêtus des armes de lumière, les enfants de l'Eglise doivent agir de toutes leurs forces pour la vérité et la justice; c'est leur devoir plus que jamais."—Encycliques, 11 février 1906.

Quand donc enfin les Canadiens français réaliseront-ils que l'éloquence n'est qu'une des forces que Dieu a mis à leur disposition pour la défense et la reconquête des droits religieux et nationaux qu'une majorité intolérante et opportuniste leur a arrachés? Quand donc enfin verront-ils que "c'est dans l'union pour l'action pratique qu'ils trouveront la force irrésistible", l'arme de lumière par excellence? Quand surtout s'entendront-ils sur la forme et les moyens définitifs de cette action pratique?.... Ils sont nombreux ceux qui ont soif d'action et brûlent d'entrer dans les cadres d'une organisation précise et forte. A ceux qui demandent: "Qu'allons-nous faire?" n'y a-t-il point autre chose à indiquer qu'une action individuelle sans grande portée, tandis que des adversaires unis et organisés tirent de leur union et de leur organisation la force nécessaire à l'oeuvre de démarquement de la race catholique et française?

...Nous leur citerons la "Croix de Paris, (1904): "Notre devoir demeure celui que nous avons sans cesse exposé: oublier les nuances et les aversions qui nous séparent, "nous unir sur le terrain religieux" qui nous est commun, "être prêts à résister de toute notre puissance à l'oppression, nous grouper en associations diocésaines et paroissiales pour défendre surtout les libertés scolaires", influer sur les députés par des demandes incessantes, enfin agir de toutes manières en particulier par la presse pour obtenir de l'opinion publique que peu à peu elle voit la vérité qui lui échappe......"

Quittons le domaine de la rhétorique et de la parole pour entrer dans celui de "l'action persévérante, effective et inlassable...

LE COIN DES DAMES

SAVEZ-VOUS, amis, ce que l'on remarque de nos jours dans chaque famille, si vous êtes tant soit peu observateur!... Des "Cahiers de Mode" qui arrivent comme un avalanche trois ou quatre fois par année, avec la mission de soulager le porte-monnaie pour gonfler en autant celui des maisons juives! Si ces "feuilles de mode" étaient déchirées et jetées au poêle, la propriété de nos villages de nos campagnes y gagnerait beaucoup; de même le goût de la toilette ne s'introduirait pas si à bonne heure dans nos familles...

Autrefois, si j'ai bien souvenance, ces "catalogues", ces "revues" n'existaient pas et pourtant nos "mères" savaient mettre beaucoup de goût et d'harmonie dans leurs habits. Mais c'était le siècle où l'on s'habillait pour sortir dans la rue, comme pour aller à l'église!...

Aujourd'hui la toilette a atteint des proportions telles, que c'est un art, une étude et qu'il faut presqu'une science d'analyse pour arriver au degré d'élégance qui donne la suprématie. Loin d'écouter toujours le bon goût on peut dire avec raison que le ridicule domine dans bien des costumes. L'exagération est telle qu'elle devient un fléau. De la "jupe entrave", aujourd'hui l'on est tombé dans l'excès pour l'ampleur. Cette mode, comme toutes les autres n'est que la fantaisie créée par quelques têtes légères et voilà que le public accepte tout en esclave, abdiquant quelquefois son goût pour celui des autres d'un mérite moindre.

Si jusqu'à un certain point la "mode" a sa raison d'être, n'exagérons donc rien. Soyons ni les premiers ni les derniers à s'emparer d'une "nouveauté"!

La "mode", après tout, ne vaut que par qui la porte. Autant dire que le geste physique, la correction des attitudes défectueuses, ou la grâce innée sont indispensables à l'impression favorable d'une toilette. Une toilette compliquée et coûteuse est loin d'être toujours belle et favorable à qui la porte, tandis qu'une jeune personne sera quelquefois très élégante avec une simple robe de cinquante sous la verge. Sa grâce résidera dans la simplicité de sa toilette et dans sa modestie d'où sa beauté rayonne à son insu. De même pour la coiffure: choisissez de préférence celle qui va à votre figure, sans lui donner un air "singulier", "négligé" ou hardi!

Les inventions de l'art ne vaudront jamais l'éclat que la nature met en nous, quand on n'arrive pas à l'altérer en voulant trop la perfectionner.

FRANCOISE DES BOIS.

Janvier 1916.

L'EXACTITUDE

ON nous accuse souvent d'être en retard, ou si vous le voulez bien, de manquer à l'exactitude. Nombreuses sont les plaisanteries, les railleries, faites pour amuser le public, au sujet du mari qui attend sa femme à un rendez-vous, pendant une couple d'heures. Il n'y a certainement pas de fumée sans flamme, et il faut convenir que la plupart de nous connaissons à peine ce que veut dire le mot exactitude. Il y a certainement des femmes qui sont toujours fidèles à un rendez-vous d'affaires ou à un rendez-vous de plaisir, mais, encore une fois, le grand nombre aime à se faire attendre.

On commence par se faire une habitude d'arriver tard à la messe. Voyez-vous, cela donne du ton! On fera attendre un dîner, ne songeant pas que nous commettons une sérieuse offense aux règles de la bienséance, etc., etc. Mais c'est surtout pour la femme ou la jeune fille qui travaille que le manque d'exactitude est déplorable, car pour elle le manque de ponctualité peut avoir des conséquences sérieuses. Un patron excusera bien une fois ou deux, un retard, mais il ne le fera pas habituellement. On vous gardera peut-être à cause de vos qualités d'habiles et d'honnêtes ouvrières, mais l'augmentation de salaire ne sera pas votre lot.

L'exactitude est une habitude; commençons donc à l'inculquer chez nos petits enfants. Insistons pour qu'ils soient prêts à l'heure pour l'église, pour l'école ou pour toute autre excursion et de ne pas garder tous les apprêts pour la dernière minute, n'arrivant pas ainsi, hors d'haleine, à destination... Mais c'est surtout pour les repas que nous devons exiger la plus grande exactitude, car toute la famille se ressent du retard apporté aux repas par le manque de ponctualité d'un ou deux de ses membres.

GERTRUDE.

TIMBRES OBLITERES

Qui, parmi nous, n'a pas entendu parler de collectionner des timbres oblitérés pour l'achat de petits chinois! Peut-être en avons-nous collectionné nous-mêmes. Quoi qu'il en soit, la chose se pratique encore et plus activement que jamais, surtout depuis qu'il existe des sociétés dont le but est de collectionner des timbres oblitérés venant de tous les pays. L'effort individuel, le travail seul, presque sans but, ne produit en général qu'un mince résultat. Mais ces efforts réunis, ce travail consciencieux, fait en vue d'une organisation bien fondée, produira des résultats étonnants. C'est l'unité dans l'action qui engendre la force.

Si plusieurs enfants, aidés et encouragés par leurs parents, collectionnaient les timbres sur les lettres reçues par la famille ou par des amis, plusieurs milliers de timbres seraient vite recueillis Un mode d'émulation chez les enfants est de se former en club de cinq ou dix et à la fin de chaque mois faire le relevé comparatif du succès remporté par les différents clubs.

Que fait-on de ces timbres oblitérés? A quoi peuvent servir tous ces timbres venant d'un même pays et portant la même effigie? En Europe, aux Etats-Unis dans l'Amérique du Sud, il y a des milliers de collectionneurs de timbres et leur nombre va augmentant tous les jours, nous en avons vu même parmi nous. Il y a de ces collections qui valent des milliers et des milliers de piastres, et certains collectionneurs ne voudraient se séparer, ni vendre ces vieux amis pour aucune somme d'argent. Donc, voilà un débouché pour la vente des timbres oblitérés. Il y a le marchand qui achète et revend ces timbres en les collant dans des albums, et il faut croire que ce genre de commerce est lucratif, car plusieurs y ont fait une fortune. On fait, et l'on vend dans les bazars de charité des travaux délicats et d'un dessin admirable avec des timbres oblitérés. Comme on le voit, ce petit morceau de papier portant ou une effigie ou la cotte d'armes d'un pays, tout insignifiant qu'il soit, a sa valeur intrinsèque.

Maintenant, comme je le disais au commencement de cet article il faut des efforts réunis pour arriver au but, mais quel est donc ce but? Les communautés religieuses en général se font le centre d'une paroisse ou d'une province pour recueillir ces timbres Elles en reçoivent des masses, les arrangent suivant leur valeur numérique, les ficellent et les expédient au siège central; de là ils sont vendus aux collectionneurs, amateurs ou marchands, à tant du timbre, selon sa valeur, ou à la livre. Le produit est versé dans la caisse de la société qui, avec ces argents, aident puissamment les missions catholiques africaines et chinoises. Voilà en quelques mots le but de collectionner les timbres oblitérés. Sans trop de fatigue sans se donner un surcroit de travail, chacun peut aider à une bonne oeuvre, faire du bien et aider à racheter des âmes à Dieu. Les Soeurs Grises, toujours les premières dans les oeuvres de charité, reçoivent et collectionnent des timbres oblitérés depuis plusieurs années et nous pouvons assurer que tout envoi de ce genre sera reçu avec reconnaissance par "Les Révérendes Soeurs Grises Maison Provinciale, Saint-Boniface, Manitoba".

Gertrude.

1 février 1916.

DE LA MODE

La jupe par plis, à part d'être à la mode, est toujours très seyante. Les plis font de cette jupe un modèle parfait pour la promenade, car ils fournissent assez d'ampleur, sans entraver l'aisance des mouvements.

° ° °

La jaquette "Norfolk" est de plus en plus appréciée. Un nouveau modèle possède des poches à la militaire. De la gabardine bleue ou blanche et le serge blanc sont très recommandés pour cette jaquette.

° ° °

Avec un peu de patience la femme industrieuse peut avoir toute une collection d'épingles à chapeaux. Il suffit d'acheter des épingles à chapeaux communes et avec de la cire à cacheter elle pourra posséder des épingles d'une forme simple ou fantastique selon son goût: de la couleur de son chapeau ou de son costume Ces cires, en les chauffant, sont très faciles à manier et se vendent dans toutes les couleurs imaginables.

RECETTES

Soupe Créole

Ingrédients: 1 boîte de tomates; 1 oignon; 1 carotte; 1 pincée de persil; 1 pincée de sauge; ½ douzaine de clous de girofle; 2 pintes d'eau; 2 cuillerées à soupe de riz.

Préparation: Faites rôtir l'oignon dans du beurre. Ajoutez les tomates, la carotte, les herbes, les épices et l'eau et laissez mijoter pendant deux heures. Faites cuire le riz et conservez-le chaud. Quand les légumes sont cuits au tamis, ajoutez le riz et laissez bouillir encore dix minutes.

• • •

Pommes de terre au gratin

Pelez et coupez en tranches minces quelques pommes de terre Couvrez le fond d'un moule beurré de ces tranches, puis mettez quelques petits morceaux de beurre, du sel, du poivre, ainsi que du persil sec; saupoudrez de farine et ainsi de suite jusqu'à ce que le plat soit rempli. Ajoutez assez de lait pour couvrir. Faites cuire au four.

• • •

Carottes au four

Ingrédiens: 3 tasses de carottes hachées; 1 boîte de tomates; 2 tasses de mie de pain; beurre.

Préparation: Mettez un rang de carottes dans le fond d'un plat beurré; couvrez de mie de pain puis jetez des petits morceaux de beurre ainsi que des tomates puis un autre rang de carottes, de pain, de beurre et de tomates jusqu'à ce que le plat soit rempli. Couvrez avec des miettes de pain et faites cuire une heure ou plus dans un four modérément chaud.

• • •

Biscuits au sucre

Ingrédients: 2 tasses de sucre blanc; 1 tasse de beurre; 3 oeufs ½ tasse de lait; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte; pincée de sel assez de farine pour rouler la pâte.

Préparation: Défaites en crème le beurre et le sucre, incorporez les oeufs puis le lait. Mettez assez de farine pour que la pâte puisse se rouler, ayant eu soin de bien sasser la poudre à pâte dans la farine. Faites cuire dans un four vif

A. D.

DORMEZ LES AIEULES

(Almanach de la Langue Française)

Dans le berceau canadien les mères de jadis ont déposé plus que de l'amour, elles y ont mis des devoirs de fierté et d'honneur dont devait vivre la race qu'elles avaient créée dans la douleur et le sacrifice. Elles étaient venues du beau pays de France, dociles suivant le mari qu'elles avaient juré d'aimer toute la vie, et bien aussi de servir.. Car il était dans la tradition d'alors que la femme se fasse, sans murmurer, la compagne obéissante de l'époux Alors elles vinrent vers l'Inconnu, timides mais énergiques, sachant qu'elles mourraient peut-être dans des martyres sans nom mais que de leur courage naitrait une race qui, elle, ne périrait pas Et l'histoire nous montre ces femmes délicates et raffinées, habituées à la vie facile et riante, se mettant à la tâche, sans répugnance et sans faiblesse, défrichant la terre inculte, préparant le nid, le défendant même héroïquement lorsqu'elles devaient faire le coup de feu à la place du mari parti plus loin vers de nouvelles conquêtes. Elles sont à toutes les tâches, rien ne les abat ni ne les rebute, et celles qui, hier, étaient encore au sein du luxe, acceptent bravement tous les sacrifices sans qu'on les entende se plaindre. En effet les annales du temps ne racontent pas que les hommes furent forcés de quitter la colonie par les supplications de leurs compagnes. Elles furent à la hauteur des circonstances, et écrivirent, dans la gloire de leurs sacrifices, les premières pages de l'histoire de la Nouvelle-France. Si intense et tourmentée que fût leur vie, elles ne se détournèrent jamais de leur vrai rôle, et elles donnèrent à la terre neuve qu'elles aimaient, comme l'on aime les lieux où l'on a souffert et lutté elles lui donnèrent à cette terre le plus précieux de leur âme: des fils pour la servir, la comprendre et l'aimer. Et pour défendre ces berceaux rustiques où dormait leur suprême amour, elles se firent souvent des héroïnes dont l'histoire ne dit pas les noms, parce qu'il était alors tout simple d'être vaillante jusqu'au sublime Les filles de ces femmes-là recueillirent leurs vertus, et à leur tour elles portèrent noblement la responsabilité très lourde de continuer la race, et tout atteste qu'elles ont rempli admirablement leur rôle créateur et éducateur. Puis un jour vint où les plus nobles guerriers succombèrent, et alors la colonie connut d'autres maîtres, mais elle ne voulut pas d'autres lois que celles de sa langue et de sa religion, et parce que dans les foyers, la femme resta fidèle et perpétua son sublime enseignement, la race française se continua sans défaillance. Elle a donc passé à travers les ans, sans cesser de grandir, de se multiplier de s'affirmer, parce que tout petits sur les genoux de la mère, les fils avaient appris, en leur langue, l'histoire de la colonie vaillante qui jeta la première semence d'un peuple sur les rives laurentiennes. Alors d'être les descendantes de telles femmes oblige à des devoirs rigoureux et sacrés que nous avons religieusement observés jusqu'ici, et que nous continuerons d'enseigner parce que nous avons, tout de suite, eu l'intuition, et que nous avons maintenant la certitude, que là est le salut de la race, et que tant que la mère canadienne-française restera fidèle à la mission patriotique que lui ont léguée les aïeules en cheveux blancs, mortes au champ d'honneur, ensevelies dans nos jeunes moissons, et dont l'ombre protège nos foyers et nos biens, rien ne pourra prévaloir contre nous. Nous serons forts parce que nous serons fidèles, et qu'il y aura en nos âmes un irréductible désir de victoire, la victoire promise à ceux qui ne trahissent jamais!

Et les femmes de notre génération doivent bien comprendre que la trahison, c'est elles qui la feront, le jour, où sous d'imbéciles et lâches prétextes, elles cesseront d'enseigner au bébé la langue qui doit tout naturellement traduire ses première pensées et ses naïfs désirs, le jour où elles mettront auprès des berceaux des étrangères qui prendront le premier parfum de la petite âme qui s'ouvre, et donneront à l'intelligence de l'enfant, un langage qui ne répond en rien à l'instinct que plus d'un siècle de fidélité et d'amour lui a naturellement légué, et que l'inconscience d'une mère ne peut tout à coup lui ravir. Et comme l'on ne saurait se bien traduire que dans la langue qui nous est propre, ces mères inintelligentes enlèveront, par leur gauche intervention, les armes dont l'enfant aura besoin dans la vie pour se défendre et vaincre... La mode, pas chez le peuple qui, lui, reste fidèle toujours mais dans une certaine classe, plus renseignée, et par contre plus coupable, tend à confier les petits à une "nurse" qui, naturellement, façonne à ces mères les enfants qui n'ont plus rien de leur âme, de leurs aspirations, et de leurs goûts, et dont la mentalité ne se refera peut-être pas aussi facilement que l'on se l'imagine... La lâcheté en ce cas, est donc doublée d'une maladresse et loin de préparer à l'enfant un meilleur avenir, nous lui ôtons les moyens d'expression dont il sentira souvent la privation cruelle, et qui nuira certainement au développement de ses primordiales qualités d'intelligence. Il est faux, autant que maladroit, de croire aider à l'enfant en lui enlevant la joie de murmurer ses premiers mots dans sa langue à lui; l'on arrive ainsi à la déviation de ses aspirations, car elles existent les aspirations chez les plus petits, et elles attendent pour s'exprimer la possession des mots qui les sauront traduire. A l'enfant né de tous ces héros et de toutes ces héroïnes venus de France pour créer la famille française d'Amérique, une seule langue doit être familière et sainte: la sienne!

La femme est la grande gardienne de la langue, et jamais surtout en ces temps où d'être français nous éprouvons une fierté sans nom, elle n'a le droit de trahir l'héritage lourd de gloire qu'elle a accepté de transmettre à ses fils, et plus haut que tout, dans ses paroles et dans ses actes elle doit sans cesse enseigner l'amour et le respect de la race. Et ce culte doit dater, je le répète, des berceaux, c'est avant même qu'il puisse comprendre que l'enfant doit aimer sa langue, et rien ne la lui rendra plus chère que les premiers balbutiements. Et ce rôle de gardiene, la mère doit l'exercer tout d'abord au foyer, mais plus loin encore, partout où elle peut répandre le sentiment de sa beauté, de sa finesse et de sa grâce, la Canadienne-française fidèle à sa mission et à son culte, noblement propagera l'amour dont son âme déborde, et qui est la manifestation très digne de sa fierté nationale.

Et le rôle de la femme patriote se hausse à des hauteurs admirables, le jour où pour garder son bien, il lui faut plus qu'une passive action, mais accepter la lutte contre le pouvoir et la force, et se défendre même contre la brutalité. La persécution ne lui fait pas peur à la femme de chez-nous et d'être maltraitée dans ses droits les plus chers et les plus sacrés lui inspire des sentiments de loyauté plus grande encore, elle comprend mieux que jamais, la mère de l'Ontario et de l'Ouest, que c'est à elle maintenant qu'incombe le devoir d'élever ses enfants dans le respect de la langue qui fut la première parlée sur ce continent, et elle sera fidèle à la mission magnifique qui lui est confiée. Elles n'ont jamais été lâches, les mères de chez-nous, et chaque fois que la race a eu besoin de leur vaillance, elles ont bien haut répondu: Présentes! Elles ne failliront pas à la tâche qu'elles ont acceptée de perpétuer, fidèles à toutes ces aïeules en cheveux blancs, mortes au champ d'honneur et ensevelies dans nos jeunes moissons...

Et si nous trahissions, elles se lèveraient les aïeules, redoutables et superbes, et tout le long des rives laurentiennes, une procession de fantômes surgirait, sortie des cimetières pieux de nos villes et de nos campagnes, et dans une clameur de reniement, toutes, elles nous crieraient: Lâches!

Dormez en paix, les aïeules, sous les croix de nos pieux cimetières, la race que vous avez créée se souvient, et ne trahira jamais! Dormez, chères et grandes vieilles, drapées dans le drap du lin que vous avez tissé, dormez dans la paix des siècles, et la douceur de la Nuit sereine; nous sommes là qui veillons sur vos tombeaux, et rien ne profanera la sainteté auguste de votre grand sommeil. Dormez, vos filles veillent...

Madeleine

ENTERRES VIVANTS, MAIS SAUVES

Dans la nuit du samedi au dimanche, mon escouade était rentrée se reposer vers 2h. ½ du matin. Notre cagibi nous abritait dix. Par ces temps humides, on s'habitue à entendre les petites mottes de terre qui se tachent et tombent. A plusieurs reprises, ce bruit m'avait éveillé (chose facile, le sommeil est léger en première ligne). Toutefois, je n'attachais pas d'importance à la chose même, lorsque, vers 5 h. ¼, j'entendis un éboulement plus fort. L'obscurité ne me permettant pas d'y voir, je ne m'en inquiétai pas et je me rendormis.

J'ignorais quelle heure il pouvait être, quand le bruit d'allées et venues précipitées, de coups de pioches et de voix m'éveille à nouveau. Je prête l'oreille et devine un accident dans les environs. J'entends tout à coup:

—Il y a une escouade!

J'écoute encore. On pioche ferme vers l'ouverture de notre cagibi. Je craque une allumette et allume une bougie; j'avance vers l'entrée de notre tombeau... car c'en est un, il n'y a plus d'entrée un éboulement a tout fermé. J'élève la voix aussitôt, pour rassurer les camarades de l'extérieur qui travaillent à nous délivrer. J'entends qu'ils se disent:

—Ecoutez, on parle!

Je leur réponds:

—Oui, oui, on parle, ne vous tourmentez pas, tout va bien. Allez-y doucement pour ne pas que tout s'écroule.

Puis, regardant autour de moi, je vois mon caporal qui ouvre les yeux et qui me demande ce qui se passe. Un jeune engagé qui a tout entendu se met à rire. Le moral des enterrés vivants est bon. "Il ne faut pas s'en faire!" Les autres dorment, rien ne sert de les éveiller; les piocheurs de l'extérieurs travaillent ferme, et bientôt nous revoyons le jour. La petite aventure n'a pas été ordinaire; on n'est pas fâché de s'en tirer à si bon compte. **Deo gratias.** On sort et on continue de patauger.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



LUI

Si le jeune homme a besoin de ne pas se laisser aveugler par la passion dans le choix d'une épouse, la jeune fille, plus encore est exposée à l'entraînement. Aussi, mademoiselle, quand vous sentirez un jour, à la vue d'un jeune homme, votre coeur s'émouvoir, puis s'attacher, puis se remplir d'une image aimée, et tout bas vous dire: Celui-là je le voudrais pour mari; oh, alors, confiez-vous à votre mère. Allez à elle, un soir, où vous serez toutes deux seules, sous le regard de Dieu, et avec cette intimité qui de vos deux coeurs ne fait qu'un coeur, dites-lui le nom de celui que vous aimez. Votre mère est aussi anxieuse que vous sur votre avenir; elle vous écoutera, elle vous embrassera, elle vous dira: Fie-toi à moi, mon enfant.

Croyez-vous donc qu'avant de se séparer de vous, de se priver de vous, de vous donner à quelqu'un, elle ne réfléchira pas, elle ne prendra pas toutes les informations qui seront en son pouvoir, elle ne priera pas comme vous et autant que vous?

Croyez-vous qu'en entendant le nom de celui que vous aimez, son coeur ne s'est pas ému comme le vôtre; et que le lendemain, avec prudence et avec tact, elle ne cherchera pas à connaître non pas superficiellement comme vous, mais jusqu'au fond et dans sa vie privée et dans sa conduite, dans sa famille dans ses relations, dans ses affections, ses amitiés, dans son intelligence, dans son application au travail, dans son caractère, dans tous les détails de sa vie de jeune homme, ce jeune homme choisi par vous?

O mon enfant, si votre mère s'oppose à l'union que vous désirez avec tant d'ardeur, trop d'ardeur peut-être, ne lui en veuillez pas; sachez attendre et priez Dieu de vous éclairer.

Le jeune homme à qui une jeune fille peut s'unir avec paix et avec espérance de bonheur, doit avoir:

La piété

La piété d'un jeune homme peut et même quelquefois doit ne pas être la même que celle d'une jeune fille. Elle peut être moins sensible, moins démonstrative, elle ne doit pas être moins réelle. Elle doit avoir pour base, la soumission franche, sincère, forte et généreuse aux lois de l'Eglise. Elle doit avoir pour principe de ne jamais rougir de sa foi; de remplir toutes les obligations que lui impose sa foi; de ne pas craindre de se montrer catholique et de défendre sa religion si elle est attaquée.

Jeunes filles, vous n'aurez pas de garanties plus fortes de la fidélité de votre époux que sa fidélité à prier avec vous. S'il cesse de le faire, s'il ne veut plus le faire, prenez garde; il y a, en lui, quelque chose qui se détache et risque d'aller s'attacher ailleurs.

La santé

La santé est une des bases du bonheur de la famille où il y a des maladies héréditaires, c'est ordinairement se préparer une existence pénible. Voilà pourquoi l'Eglise, intelligente, et prudente, défend les mariages entre proches parents ou comme dangereux ou comme affaiblissant les forces. Les médecins sont en parfait accord avec l'Eglise.

Caractère

Etudiez le caractère du prétendant. Nous ne parlons pas de ce caractère que le jeune homme, depuis le moment où il s'est présenté à votre famille et à vous, a montré si aimable, si gracieux, si souple, si complaisant, si dévoué, si serviable. Non; celui-là est trop beau, c'est un de ceux qu'on appelle caractère de commande; ils éblouissent, ils charment; mais comme ces étoffes brillantes qu'on étale au soleil pour attirer les clients, ils ne sont pas bon teint. Après quelques semaines, mettez quelques mois, le vernis tombe et alors, c'est l'esprit de domination, l'esprit inquiet, petit, mécontent, susceptible, jaloux, insupportable.

Rappelez-vous que sur la terre, il n'y a que des à peu près et que la perfection n'est qu'un rêve. Ne demandez de votre mari que ce que lui désire trouver en vous, et encore!

S'il a le caractère bon, de cette bonté qui sait excuser, qui sait un peu supporter, qui sait écouter un avis, se dévouer pour ses parents: les traiter avec la délicatesse que produit la piété filiale, ne soyez pas trop difficile.

La vertu

Si le jeune homme a le droit d'être exigeant pour les qualités de la jeune fille qu'il veut épouser, vous aussi, mesdemoiselles, vous avez le droit d'être exigeantes. Car vous n'êtes pas l'esclave d'un mari, vous êtes sa compagne, et s'il peut demander beaucoup de vous, vous devez demander beaucoup de lui.

Beaucoup de jeunes filles sont trop prêtes à excuser les écarts du jeune homme; aussi se préparent-elles une vie de souffrance et de martyre.

"Que de fois dans ma vie sacerdotale, écrit un prêtre, j'ai vu partir l'épousée toute blanche, au milieu de l'église en fête et en fermant mon bréviaire, j'ai murmuré: pauvre petite!"

Fréquentations en terre française

Le jeune homme peut aller seul, à la maison de sa fiancée où sont les parents; la jeune fille ne doit aller à la maison de son fiancée sans être accompagnée de son père ou de sa mère.

L'usage et la bienséance ne permettent pas que les fiancés sortent seuls ensemble. La fréquentation est nécessaire pour connaître les idées, les inclinations, les goûts de l'un et de l'autre, mais elle demande des précautions.

Elle ne doit pas se faire en dehors de la présence des parents, de la mère surtout à qui Dieu a donné une perspicacité plus rapide et plus profonde.

La jeune fille ne doit jamais recevoir, toute seule, son fiancé.

Il est bon que les visites ne soient ni trop fréquentes, ni trop prolongées, ni entièrement inoccupées.

Une jeune fille ne doit écrire à son ami, ni recevoir aucune lettre de lui, sans que ces lettres soient communiquées à sa mère.

Entre fiancés: de la simplicité sans doute, de l'amabilité, de la courtoisie, de l'esprit, même de l'esprit qui pétille en restant toujours digne, mais pas de familiarité.

Ah! si entre leurs coeurs s'établissait une union de charité et de dévouement pour le soulagement des pauvres!

Ah! si entre leurs âmes s'établissait une union de prières, et si souvent, sans se faire remarquer, ils se trouvaient ensemble à l'église pendant la messe et si tous les soirs chacun de son côté récitait l'un pour l'autre une simple dizaine de chapelet. — D'après l'abbé **Sylvain.**

C'EST IMPOSSIBLE

Une charette s'embourba, un jour d'hiver, sous mes yeux, dans une ornière profonde. Le conducteur, après avoir fait des efforts prodigieux pour dégager son véhicule, y renonça, en disant: C'est impossible.

Survint un passant qui dit:

—De la façon dont vous vous y prenez, en effet, c'est impossible.

Il alla chercher un levier, le plaça sous une des roues, le fit jouer et dégagea charrette et chevaux.

Cette petite anecdote me revient en mémoire toutes les fois que je songe à la conduite de certains chrétiens.

Ils essayent d'éviter les sept péchés capitaux, de pratiquer le **Décalogue**, n'y réussissent pas, et renoncent à tout jamais sous prétexte que c'est impossible.

C'est impossible sans levier, oui; avec un levier, c'est parfaitement possible.

Il y a des chrétiens vraiment curieux — qu'on me passe cette expression très familière; — au lieu de prendre la religion dans son entier, ils n'en prennent que la moitié; et précisément la moitié la plus épineuse, la plus rude: la morale, ah! par exemple, ils ne la prennent pas pour longtemps, et ils ont bientôt rejeté de leurs épaules le joug du **Décalogue.** Ce joug, on ne saurait le porter loin sans une force surnaturelle, sans un secours venant de Jésus-Christ et ayant sa source dans ses mérites. Cette force, ce secours se nomment, je le répète, la prière et les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il faut pour être chaste, juste, doux, charitable, prier, se confesser, communier. Sans ce levier, la charrette reste embourbée dans l'ornière.

Non! non! la morale évangélique n'est pas possible, et la preuve, c'est que depuis l'origine du christianisme des millions d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, de riches, de pauvres de savants, d'ignorants l'ont pratiquée, et beaucoup jusqu'à la sainteté et jusqu'à l'héroïsme. Seulement, ils employaient le levier. Jamais il n'est venu à l'esprit d'aucun saint de séparer le **Décalogue** des sacrements. Cette idée baroque est, comme la plupart des insanités, un idée moderne germée et poussée sur le fumier de la libre-pensée ou les sables arides de la philosophie libérale.

Nous pouvons ce que les saints ont pu, à la condition de prendre les moyens dont ils se sont servis: la prière et les sacrements. Avec ces moyens, non seulement la loi divine ne nous sera pas impossible, mais elle sera facile, douce, agréable. Je ne dis rien de trop. Interrogez ceux qui servent le bon Dieu avec fidélité: ou plutôt, interrogez-vous vous-mêmes.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

RELIGION ET LANGUE MATERNELLE

Que dans une large mesure la religion et la langue maternelle soient choses inséparables est un fait indéniable pour ceux qui savent et veulent voir clair. Par une lettre en date du 22 février 1915, la Sacrée Congrégation de la Consistoriale le reconnaissait en appuyant sur les soins à donner dans l'ordre spirituel aux émigrants italiens en Amérique. Car, c'est par centaines de mille que chaque année les Italiens se dirigent vers l'Amérique et débarquent dans les ports américains et canadiens. Pour cette raison, la Sacrée Congrégation de la Consistoriale adressait sa lettre aux évêques d'Amérique. En voici les paragraphes les plus importants:

"Comme les Italiens, en grand nombre, écrit le Consistoriale, émigrent chaque année, dans diverses régions de l'Amérique, il arrive que beaucoup d'endroits et de villes en sont remplis. Bien qu'ils se fassent, en ces régions, un domicile passager, il importe que les Ordinaires des lieux où ils demeurent, puisqu'ils sont tous catholiques, en prennent grand soin. Il faut donc qu'ils ne manquent d'aucuns secours nécessaires à leur salut et que ces âmes rachetées par le sang divin ne périssent pas misérablement; ce qui causerait un grand dommage à la religion catholique tant en Italie qu'en Amérique.

"Plusieurs évêques, à la vérité, ont compris ce devoir et par leurs efforts dans ce sens ont bien mérité de l'Eglise de Dieu. La tâche, nous le savons, n'est pas sans difficultés. Personne n'ignore en effet, que ces émigrants sont, en majorité, agriculteurs ou ouvriers, de moeurs rudes et simples; qu'ils peuvent par conséquent se laisser prendre facilement aux pièges des méchants, d'autant plus souvent qu'ils sont très ignorants des choses de la religion.

"Bien qu'ils apprennent assez facilement la langue du pays où ils sont pour ce qui regarde les choses les plus élémentaires, ils parviennent rarement à une connaissance suffisante de cette langue pour s'en servir dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux. De là provient souvent, chez eux, l'omission de la confession sacrementelle, l'absence des prédications et des explications du catéchisme, à moins qu'ils ne trouvent facilement des prêtres connaissant leur langue ou même leurs dialectes, ce qui n'est pas toujours facile.

"En outre ces émigrants ne sont pas toujours groupés ensemble. Obligés de se transporter là où ils peuvent plus facilement gagner leur vie et obtenir un salaire convenable, ils sont souvent très éloignés des temples et des prêtres catholiques. L'expérience a prouvé qu'ainsi privés de tout secours religieux, plusieurs d'entre eux ont prêté l'oreille aux doctrines mauvaises. Bien plus, si nous ajoutons foi à ceux qui ont fait des études ethnographiques sur ce sujet, c'est par centaines de mille que ces émigrants ont abandonné leur foi en ces seules dernières années, ce qui a causé une grande douleur à l'Eglise leur mère.

"Pour porter remède à de si grads maux, il est nécessaire d'augmenter le nombre des prêtres qui, animés de zèle et de piété, et sachant bien la langue italienne avec ses différents idiomes ou dialectes, se dévouent aux soins de ces émigrants."

Au sujet de cette lettre la **Semaine Religieuse de Montréal** faisait au début de l'an dernier les commentaires suivants:

"Sans vouloir faire de longs commentaires — cette lettre-circulaire parle par elle-même — il nous sera bien permis de noter ici trois choses, à savoir: I. la Sacrée Congrégation désire que les prêtres qui ont charge d'âme chez les émigrants italiens les instruisent dans leur langue et même dans leur dialecte si la chose est possible; 2. entre le parler courant et ordinaire d'une langue étrangère et le parler de cette langue sous le rapport religieux il y a une grande différence, et il ne faudrait pas juger suffisamment instruit dans une langue au point de vue religieux celui qui ne sait de cette langue que le langage courant et ordinaire; 3. il convient d'attribuer la perte de la foi chez un grand nombre d'Italiens en Amérique au fait qu'ils n'ont pas eu de prêtres de leur langue.

"Ces conclusions doivent s'appliquer pareillement à tout catholique de quelque nationalité qu'il soit. Le don de la foi est également précieux chez tous ....

"Nous prenons pour admis que ce que ces immigrants italiens ont droit de réclamer, relativement à la langue, de ceux qui veulent les diriger dans les voies du salut, tout catholique, à quelque nationalité qu'il appartienne, peut également le réclamer."

CONTRE LES ECOLES PAROISSIALES

A New-York, les écoles paroissiales ont commencé avec la nouvelle année, à payer la taxe d'eau; c'est la première fois que ce fait se produit dans toute l'histoire de New-York.

RELIGIEUX FRANCAIS EXPULSES

Les Bulgares ont expulsé un groupe de trente religieux français de l'Ordre des Assomptionnistes qui dirigeaient à Philippopolis un collège dont la réputation était grande dans tout l'Orient. En dépit de leurs longs états de services, ces religieux ont été traités avec rigueur par les Bulgares.

UN LEGS DE $34,000,000

M. Edouardo Romaguera, multi millionnaire de l'Argentine, d'origine espagnole, mort récemment à Madrid, a légué tous ses biens, environ $34,000,000, à l'évêque de Madrid. Ce dernier devra les employer à de bonnes oeuvres.

LE PAPE ET LES PRISONNIERS ALLIES EN TURQUIE

Une dépêche de Constantinople à l'**Osservatore Romano** nous apprend la réussite des démarches faites depuis six semaines par le délégué apostolique Mgr Dolci, pour obtenir l'envoi d'aumôniers militaires pour l'assistance spirituelle des prisonniers de guerre français et anglais concentrés à Agionkarahissar. Deux aumôniers sont déjà partis pour ce camp de concentration.

En outre, avec l'autorisation d'Enver pacha, Mgr Dolci a remis à Kaarin bey, premier aide de camp du ministre de la guerre, une somme à distribuer aux prisonniers. Puis Mgr Dolci a visité les prisonniers soignés dans le grand hôpital de Tachekiélhlan à Constantinople.

LA PERSECUTION CONTRE LE CLERGE EN BELGIQUE

Les autorités allemandes continuent à persécuter le clergé belge. On rapporte les condamnations suivantes infligées tout récemment à des prêtres belges.

M. l'abbé Paul Desniens, vicaire à Ixelles-lez-Bruxelles, est frappé d'un mois de prison et 500 marks d'amende pour avoir aidé des jeunes gens à franchir la frontière. Pour le même fait, le R. P. Dom, S.J., est condamné à une amende de 300 marks.

M. l'abbé Jules Petit, vicaire à Bruxelles, est condamné à trois mois de prison et 100 marks pour avoir répandu des "libelles".

Le R. P. Séraphin Vermeulen, S.J., est condamné à huit mois de prison pour port de lettres.

DANGER DES MAUVAISES COMPAGNIES

Dans une lettre pastorale, Nos Seigneurs les archevêques et évêques signalaient, il y a quelques années, les dangers qui menacent notre jeunesse. Leurs sages conseils n'ont rien perdu de leur actualité: les dangers d'alors sont les dangers d'aujourd'hui. Nous vous demandons de les lire et d'en tenir compte pour le bonheur de vos familles.

Ne permettez jamais à vos enfants de fréquente **des compagnies suspectes ou mauvaises.** Que de jeunes gens qui donnaient les plus belles espérances au début de leur carrière, qui semblaient devoir être la joie de leur famille, l'honneur de l'Eglise, un rempart pour la société, et qui ont fait fausse route! Au lieu d'édifier, ils n'ont amoncelé que des ruines sur leur passage; leur existence a été malheureuse; ils sont devenus l'opprobe de ceux dont ils devaient être la gloire. Vertueux tout d'abord, sincèrement religieux et honnêtes, ils ont eu le malheur de rencontrer sur le chemin de la vie un ami gâté, corrompu; leurs habitudes de piété, de régularité parfaite les ont retenus quelque temps dans le sentier du devoir; mais peu à peu ils se sont familiarisés avec le mal, avec les sarcasmes de l'irréligion, avec les souillures du vice: ils habitaient naguère les régions sereines de la vertu, la pureté de leur âme rayonnait sur leurs fronts et dans leurs regards: ils sont descendus peu à peu jusqu'au fond des abîmes, ils sont devenus aussi pervers qu'ils étaient édifiants auparavant. Si les parents avaient eu l'oeil ouvert sur eux, s'ils avaient surveillé de près toutes leurs démarches, s'ils les avaient tenus éloignés de ces dangereux amis, si leur autorité avait été assez puissante pour empêcher ces désastreuses relations, ils n'auraient pas à verser tant de larmes sur un malheur devenu presque irrémédiable.

La plus grande partie des jeunes gens qui font fausse route, commencent à se perdre dans les mauvaises compagnies, dans des liaisons trop familières, dans des rapports trop fréquents en dehors de la surveillance des parents, dans ces rassemblements pernicieux où Dieu est souvent oublié et où le démon fait son oeuvre. Vos enfants deviendront semblables à ceux qu'ils fréquentent ordinairement, s'ils ont pour amis des blasphémateurs, des débauchés, des habitués des cabarets, des ivrognes, ils contracteront peu à peu les vices de leurs compagnons; vous aurez à gémir de leurs égarements, mais le mal sera sans remède: ils feront votre désespoir, votre déshonneur, en attendant quils fassent plus tard celui de leur femme et de leurs enfants.

Mauvaise lecture à éviter

Veillez également sur les **lectures** que font vos enfants. Les mauvais livres, les mauvais journaux, des publications hostiles à notre foi, des romans obscènes, licencieux, commencent à se répandre dans nos villes, et jusque dans nos religieuses campagnes; ces productions immorales, qui devraient être bannies de tout pays chrétien, et dont les auteurs méritent les plus sévères châtiments, font ici comme partout ailleurs, leur oeuvre néfaste: elles innoculent le virus qui cause inévitablement la mort des sociétés. Ces livres dangereux se vendent dans les convois de chemins de fer et sur les bateaux à vapeur; des libraires qui se disent catholiques, mais qui n'en ont que le nom, étalent dans leurs vitrines ces ouvrages dont le titre seul est une provocation au crime et un danger pour la morale publique.

Que de jeunes personnes vont puiser dans ces lectures malsaines un poison mortel pour leur âme! Elles cherchent une distraction, un passe-temps, la formation littéraire, et elles y trouvent la ruine ou du moins un affaiblissement considérable de leur foi, une atteinte grave à la pureté de leur coeur. C'est dans ces livres infâmes, dans ces impurs feuilletons de journaux, dans ces récits éhontés de tous les crimes les plus affreux, que de pauvres enfants vont se familiariser avec le vice, surexciter et souiller leur imagination, corrompre leur coeur jusque là innocent et pur, contracter des habitudes criminelles qu'ils traîneront jusqu'à la tombe. Et il y a des parents assez peu soucieux de leurs devoirs pour ne pas s'occuper de ce que lisent leurs enfants! Et il y a des libraires qui sont assez pervers pour faire venir d'Europe de ces publications immondes, romans et journaux, qui vont même jusqu'à les vendre au premier venu, aux jeunes filles, à des enfants de quatorze ou quinze ans, et qui empoisonnent ainsi nos populations! Véritables assassins des âmes, malfaiteurs publics, ils ne songent qu'à acquérir une fortune périssable et ne rougissent pas de leur infâme négoce! "Le mal de la presse est immense, disait naguère Léon XIII; il faut en arrêter les ravages; les ruines qu'elle a accumulées sont visibles pour tout le monde: ruines intellectuelles de la foi perdue et de la raison obscurcie; ruines morales du coeur corrompu; ruines sociales du principe même de l'autorité qui a sombré et de la vraie liberté qui est détruite."

P. D. D. M.

Les civils, raconte le **Cri de Paris**, essayent de comprendre, sans toujours y réussir, les abréviations en usage dans l'armée. Tout le monde sait ce qu'il faut entendre par les R. A. T. ou même par le G. Q. G. (grand quartier général). Mais il est des formules que les militaires eux-mêmes ont de la peine à interprêter.

Dernièrement, le colonel du ...e d'infanterie dit à un capitaine en lui tendant un papier:

—Tenez, capitaine, portez-moi cela au P. D. C.

—Pardon, mon colonel, qu'est-ce que le P. D. C.?

—Vous ne comprênez pas? Le P. D. C., c'est le poste de commandement, tout le monde sait ça.

Le lendemain, le colonel demande au capitaine d'appeler le comandant X...

—Il va venir dans un instant, mon colonel.

—Pourquoi pas tout de suite?

—Il est au P. D. D. M., mon colonel.

—P. D. D. M.?... Poste de... du... Qu'est-ce que le P. D. D. M.?

—Mais, mon colonel, tout le monde sait cela. C'est le petit déjeuner du matin.

Autour de la Ferme



L'INDUSTRIE LAITIERE

Pour répondre à une correspondance parue dans la dernière édition de la **Liberté**, je remets à une semaine la tâche de vous entretenir des fourrages pour l'hivernement de vos bêtes. Je suppose que monsieur le correspondant de Sainte-Geneviève n'a pas tout lu ce que j'ai écrit sur l'industrie laitière; peut-être aussi me suis-je mal exprimé. En tout cas, j'ai la correspondance de ce monsieur devant moi et je puis dire aux gens de Sainte-Geneviève que je suis tout à fait de leur avis.

L'industrie laitière est pratiquée de différentes manières, suivant les conditions des cultivateurs. Un propriétaire de quatre à cinq cents acres, dans la prairie, comprend, s'il connaît bien son affaire, qu'il lui faut garder des animaux et en grand nombre, autrement la rotation lui serait impossible. Nos grandes exploitations agricoles ne doivent pas être comparées à celles de la Province de Québec. Là-bas on se propose de produire du beurre ou du fromage comme revenu principal de la ferme. Ici le cultivateur, surtout dans les prairies, veut faire du blé son principal revenu, et je crois qu'il a raison, pourvu qu'il mette ses semences dans un terrain "très bien préparé". Or comment faire ces préparations de terrain s'il ne couvre pas ses pâturages de nombreux bestiaux. Me direz-vous que les terres sont trop grandes, qu'on n'a pas le temps de les bien cultiver, je serais encore de votre avis. Mais nos cultivateurs ont ces grandes terres et je ne voudrais pas entreprendre de les convaincre d'en faire don à leurs voisins, ni encore de les vendre aux étrangers — et le moyen de les garder comme de les tenir propres, c'est d'avoir beaucoup de bétail.

J'ai déjà dit dans une autre circonstance que le bétail est la roue principale dans l'engrenage de la rotation agricole. En d'autres termes, je dis que le fermier est le principe de la culture. Voyez donc, dans notre petit village de Letellier, on a vendu dans une année: de novembre 1913 à novembre 1914: $36,000 de lait. C'est un beau revenu; puis $43,000 de viande; c'est encore mieux, et ce sont deux forts revenus que personne ne méprise, puisque ça fait bien le joli montant de $79,000. Mais nos animaux nous payent encore mieux par l'engrais de la terre, puisque dans cette même année, nous avons déposé à nos élévateurs, 196,000 minots de grain: blé, avoine et orge. Le fumier de nos vaches nous rapportait donc une somme de $145,000.

Je n'ai donc pas tout à fait tort de conseiller aux cultivateurs de garder autant d'animaux qu'ils le pourront, même s'ils n'ont pas de fromagerie ni de beurrerie, ou encore même s'ils n'ont pas le temps de traire les vaches. Là où on fait la grande culture du blé, on ne pourrait donner, en été, le temps que nécessite le soin des vaches à lait. C'est pour cela que je conseille aux cultivateurs qui ont des vaches de printemps de les laisser élever leurs veaux tandis qu'ils sèvrent les veaux d'automne et vendre le lait l'hiver, alors que tous les travaux de ferme sont finis et que le commerce de lait est plus rémunérateur. Ainsi le prix actuel du lait est de $2.25 le cent livres. Aussi je connais des cultivateurs qui touchent chaque mois $100, $200 et même $300.

Ceci est un beau revenu, mais rien en cela ne veut dire qu'il faille abandonner la beurrerie ou la fromagerie dans les endroits où on ne peut pas faire le commerce du lait, et je suis très heureux d'apprendre qu'à Sainte-Geneviève il y a une fromagerie qui donne grande satisfaction. A Saint-Joseph, près de Letellier, il y en a une aussi. Elle paye bien et je l'encourage de toutes ms forces. Je pars ce soir pour Saint-Adolphe, où je parlerai aux cultivateurs de la nécessité de garder sur la ferme le plus grand nombre d'animaux pour avoir d'abord "l'engrais" des terres, puis la "vente de viande", et enfin j'encouragerai l'industrie laitière. Ces messieurs ont déjà l'intention d'établir une fromagerie et soyez certains que je ferai tout en mon pouvoir pour les aider à mettre à exécution ce bon projet. Sur la ferme comme partout ailleurs, on doit "faire bien" tout ce que l'on fait. Aussi je leur conseillerai d'avoir une bonne bâtisse, une bonne chambre à mûrir le fromage, un outillage de première classe et un bon fromager. A cela j'ajouterai qu'ils ne devront pas perdre le petit lait en le laissant se gâter au soleil, qu'ils aient une citerne bien étanche où on fera couler ce petit lait; après qu'il aura été chauffé par un courant de vapeur, les patrons, au moyen d'une pompe, en retireront leur part pour donner à leur veaux, même aux petits messieurs habillés de soie. Le petit lait de fromage traité de cette façon se conserve très bien et est très apprécié par les éleveurs d'animaux.

Conclusion: le cultivateur doit garder autant d'animaux qu'il le peut, pour vendre du fromage, du beurre ou du lait, et s'il ne peut pas faire ce commerce qu'il ait des animaux quand même pour engraisser ses terres et vendre la viandre.

N.-C. JUTRAS, Ptre, Curé.

QUELQUES BONS CONSEILS POUR L'ELEVAGE DES POULES

Le meilleur moment de l'année pour l'éclosion des poulets destinés à la production va du commencement d'avril jusque vers le 15 mai.

Pour l'exploitation de la volaille au point de vue de la production des oeufs, il est très important de connaître les qualités individuelles des pondeuses; car dans toutes les différentes races de poules il y a de bonnes et de mauvaises pondeuses et pour maintenir les qualités supérieures d'une race de poules la sélection doit être pratiquée si ce n'est qu'avec un petit nombre des sujets, dont les oeufs doivent être conservés par l'incubation. Les oeufs pour l'incubation doivent être conservés dans un endroit salubre où la température n'est pas trop élevée; il faut éviter de les mettre dans des matières pulvérulentes afin de ne pas toucher les pores de la coquille; on doit les retourner au moins tous les deux jours. Les oeufs les plus frais sont les meilleurs pour l'incubation.

Il est aussi préférable de choisir les oeufs de forme régulière ni trop gros ni trop petits.

Tous les oeufs dont la coquille est bosselée, frisée ou très transparente, les oeufs de mauvaises pondeuses et ceux des poules maladives ou trop grasses, doivent être mis de côté. Les oeufs sales doivent être nettoyés avant et pendant l'incubation avec un petit linge imbibé d'eau tiède.

Une poule bonne couveuse doit être forte, bien portante et d'humeur douce.

Il est préférable d'installer la poule couveuse dans un endroit obscur et dans un local sec.

Le nid doit être fait dans une boite contenant trois ou quatre pouces de terre et recouvert avec de la balle ou de la paille.

On doit bien s'assurer si la poule veut couver avant de lui confier les oeufs, et cela ne sera assuré que lorsqu'elle se retournera d'elle-même sur le nid.

Douze à quinze oeufs suffisent à une couveuse; suivant la grosseur de la poule.

Il est avantageux de mettre plusieurs poules couver le même jour afin que s'il arrive quelqu'accident à une couveuse on puisse y rémédier en confiant les oeufs à une autre. Du blé, de l'avoine, du maïs et de l'eau forment une bonne nourriture pour les couveuses (séparément, bien entendu). Avant de mettre la poule couver, elle doit être saupoudrée de poudre insecticide. Un peu d'onguent gris appliqué sur la peau de la couveuse est un excellent préservatif contre les poux; une quantité de la grosseur d'un pois suffit et elle doit être divisée en trois ou quatre parties et s'appliquer sous le croupion, les ailes et le porte poussière.

Quelques feuilles de tabac ou un peu de chaux en poudre déposés sous le nid d'une couveuse sont d'excellents préservatifs contre la vermine Cela ne doit pas être négligé, car beaucoup de poules couveuses meurent ou laissent le nid à cause de la vermine.

Pour tenir un poulailler exempt de vermine et tenir les volailles en bonne santé, le poulailler doit être blanchi au moins une fois par année et les saletés sur le plancher enlevées toutes les semaines et recouvert avec de la paille fraîche.

Incubation artificielle

Avec une couveuse à eau chaude on obtient rapidement la température voulue (103 degrés F.) en remplissant le réservoir d'eau chaude.

Les incubateurs à air chaud que l'on fabrique en grand nombre depuis quelques années se chauffent aussi très rapidement.

Il faut veiller à ce que la machine soit bien horizontale. La lampe doit être maintenue bien propre tout le temps de l'incubation.

Pour empêcher une lampe de fumer pendant l'incubation, on fait tremper les mèches neuves pendant trois à quatre heures dans du vinaigre et on a soin de les faire bien sécher avant de s'en servir.

Il faut éviter les rayons de soleil sur la machine.

Durant l'incubation, les oeufs doivent reposer sur le côté.

Dans l'incubation artificielle il faut absolument imiter la nature, sinon le succès est impossible. Les oeufs devront être retournés au bout de 36 à 48 heures après avoir été déposés dans l'incubateur et retournés régulièrement 2 fois par jour jusqu'à la dix-neuvième journée. Durant les premiers neuf jours les oeufs n'ont pas besoin d'être refroidis et n'ont besoin que très peu d'aération; l'aération qu'ils recevront pendant qu'ils seront retournés sera suffisant.

Le refroidissement des oeufs doit se faire une fois par jour et commencer la neuvième journée et cesser la dix-neuvième.

La longueur de temps qu'ils devront être refroidis dépendra beaucoup de la température de la chambre où ils seront refroidis.

Ils seront suffisamment refroidis quand les portant à la joue ils seront froids au toucher.

Il ne faut pas trop refroidir les oeufs. On doit retourner les oeufs très doucement à la main et l'opérateur doit avoir les mains propres et exemptes de toute substance de nature à nuire aux oeufs tel que l'huile de pétrole, la graisse, etc.

Il ne faut jamais oublier que le germe est une chose très délicate et qu'un seul choc peut briser un des fils ténus qui le soutient et causer la mort de l'embryon. Le mirage doit se faire à la neuvième journée d'incubation et doit se faire dans un endroit obscur et les oeufs fécondés enlevés.

Un oeuf fécondé renferme un germe qui apparaît comme une arraignée rouge.

Un germe qui n'a pas assez de vitalité pour se développer est entouré d'un cercle ou demi-cercle de sang et doit être rejeté.

En mirant il faut tenir l'oeuf horizontalement devant l'avoscope. C'est le côté de l'oeuf opposé à celui qui recevait la chaleur qui doit être présenté à la lumière pour le mirage.

Les oeufs non fécondés ne sont pas gâtés par avoir été soumis à la chaleur de l'incubation et ces oeufs clairs après avoir été cuits dûr feront d'excellente nourriture pour les poussins qui viennent d'éclore. Les oeufs clairs et ceux dont les germes ont péri quoique recevant la même chaleur sont cependant beaucoup plus froids au toucher que ceux qui contiennent un embryon vivant.

Pendant tout le temps de l'aération et du refroidissement des oeufs on peut laisser les portes de la machine ouvertes, tenir les ventilateurs à moitié fermés, durant l'incubation et complètement ouverts durant l'éclosion.

Le temps consacré chaque jour à l'aération et au retournement des oeufs varie suivant la période d'incubation et la température de la saison.

Première semaine, en moyenne, 15 minutes par jour.

Deuxième semaine, en moyenne 30 minutes par jour.

Troisième semaine, en moyenne, 45 minutes par jour.

Presque tous les incubateurs donneront de meilleurs résultats si un bassin contenant un peu d'eau est placé sous la tablette contenant les oeufs.

Conduire une couveuse artificielle n'est pas une chose difficile. Quatre choses seulement sont nécessaires:

1o Maintenir la température à 103 degrés F. aussi uniformément que possible.

2o Aération, refroidissement et retourner les oeufs au moins une fois par jour.

3o Bonne ventilation de la chambre à incubation et protection de la machine contre les rayons du soleil.

4o Maintenir la lampe ainsi que la machine toujours parfaitement propres.

Il est préférable de ne pas ouvrir la porte de l'incubateur durant l'éclosion. On ne doit donner à boire et à manger aux poussins que 36 ou 48 heures après qu'ils sont éclos.

Remarques générales

Causes des oeufs non fécondés:

1o L'excès de graisse des reproducteurs — cause principale.

2o Le manque d'exercice.

3o Des changements subits de la température.

4o Reproducteurs trop âgés.

5o L'insalubrité et l'insuffisance de la nourriture.

6o L'état négligé et l'insalubrité des poulaillers et parcs.

7o Le nombre trop grand ou trop petit des poules pour un seul coq.

Dans un parquet restreint dix à quinze poules suffisent; mais en liberté, vingt à trente-cinq ne sont pas trop.

Les oeufs qui semblent produire plus de coqs que de poules sont:

1o Les premiers oeufs de la saison.

2o Les oeufs provenant de jeunes poules parquées avec un jeune coq.

Les oeufs qui semblent produire plus de poules que de coqs sont:

1o Les oeufs provenant de jeunes poules et d'un vieux coq.

2o Les oeufs pondus après le mois de mai.

3o Les oeufs pondus après la mue.

Une des principales causes de la mortalité en coquille est due au manque de soins dont les reproducteurs ont à souffrir. Deux jours après le premier accouplement on peut se servir des oeufs pour l'incubation.

Après l'enlèvement du coq d'avec les poules l'effet de la fécondité dure environ huit jours.

Après le couvage le coq devrait toujours être séparé des poules.

Les oeufs non fécondés se conservent bien mieux et sont de qualité supérieure aux autres, et c'est pourquoi ceux-là seuls devraient être mis sur le marché.

Pour empêcher une poule de couver dès qu'elle manifeste le désir de vouloir rester sur le nid mettez-la dans une cage en lattes qui doit être suspendue environ à trois pieds de hauteur et ne soignez la poule que de légumes tels que navets et betteraves et soignez les autres volailles sous le nez de la poule renfermée. Après deux jours et deux nuits de ce traitement, elle peut être remise en liberté.

Depuis des années l'Exterminateur de Vers de Mother Graves jouit d'une merveilleuse réputation et il l'a toujours maintenue.

ABRITEZ LES MACHINES

Les cultivateurs canadiens dépensent tous les ans d'énormes sommes sur les achats de machines de culture, et ces machines ne durent en moyenne que la moitié du temps qu'elles devraient durer, parce qu'elles sont négligées. L'outillage nécessaire pour une ferme ordinaire coûte environ $1,000. Les machines, exposées à l'influence détériorante de la température, ne durent guère plus de cinq années. Il faut donc, pour entretenir l'outillage d'une ferme, dépenser environ $2,000 tous les dix ans. D'autre part, remisées sous un abri convenable, les machines peuvent être tenues en bon état au moins deux fois plus longtemps.

Il suffit, pour protéger les machines, d'une remise ou hangar relativement bon marché. Une remise d'une grandeur suffisante ne devrait pas coûter plus de $400; c'est de l'argent bien placé et qui rapportera un bon dividende.

QUATRE SOEURS RECOIVENT LA CROIX DE GUERRE

Une émouvante cérémonie vient d'avoir lieu à Vertus, chef-lieu de canton du département de la Marne, situé à quelques kilomètres de Fère-Champenoise, qui fut au centre de la bataille de la Marne le théâtre de violents combats.

En présence d'une nombreuse assistance, le commandant d'armes remit la croix de guerre avec étoile à quatre jeunes filles, **quatre soeurs**, les demoiselles Vatel de la ferme de la Madeleine, près de Vertus.

Un régiment d'artillerie au repos dans la petite ville, rendait les honneurs militaires. Après l'ouverture du ban réglementaire, devant le front des troupes, le commandant donna lecture de l'ordre du jour qui décernait aux vaillantes Françaises la croix de guerre.

Ordre du jour de la . . .e division d'infanterie

Vatel Marie — Vatel Camille
Vatel Hélène — Vatel Madeleine

ont, au péril de leur vie, dans une région occupée par les Allemands, patriotiquement ravitaillé, en plein bois, du 8 au 12 septembre 1914, sept soldats français qui avaient été cernés par l'ennemi, à Fère-Champenoise, et qui, grâce à leurs soins, ont pu retrouver leur régiment après la retraite des Allemands.

Aux applaudissements de la foule, le commandant attacha sur la poitrine de Mlles Vatel la croix de guerre. Ensuite les vaillantes jeunes filles, entourées de leurs parents, se placèrent au centre de la place, et le régiment, trompettes en tête, défila devant les décorées, pendant qu'au loin la forte voix du canon mettait à cette grandiose cérémonie la note de guerre.

Le spectacle était magnifique de voir ces soldats boueux, casque en tête, défilant devant les jeunes filles, les officiers saluant de l'épée celles qui avaient risqué leur vie pour des soldats français.

Rappelons les faits:

Avant la bataille de la Marne, des soldats français, cernés par les Allemands, s'étaient réfugiés dans les bois dominant Vertus, près de la ferme de la Madeleine, occupée par la famille Vatel. Les Allemands occupaient la ferme, mais la présence des soldats français fut néanmoins rapidement connue des demoiselles Vatel, qui décidèrent de les ravitailler, malgré le danger.

Deux des jeunes filles faisaient le guet pendant que les deux autres portaient les vivres aux soldats, par des sentiers détournés.

Après la défaite allemande et la retraite des ennemis, les soldats sauvés par le courage des demoiselles Vatel regagnèrent les lignes françaises.

CE QUE LA GUERRE RAPPORTE AU KAISER

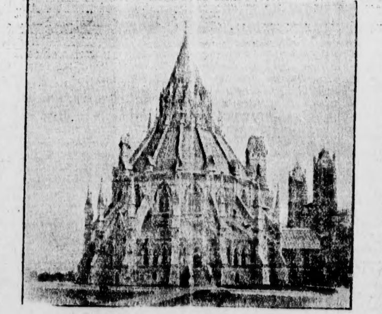
Plusieurs députés allemands ont demandé au chancelier de prendre les mesures nécessaires pour examiner tous les cas où des bénéfices extraordinaires ont été réalisés par suite de la guerre, afin de préparer une loi de confiscation de ces bénéfices.

Or, parmi ces gros bénéficiaires, l'un des plus gros est... le kaiser lui-même. Il possède, en effet, dans les usines Krupp, dans la Metallgesellschaft, dans la maison Aron Hirsch et fils et dans la firme Beer, Sondheimer et Cie, des intérêts considérables. La confiscation de ses bénéfices sera donc du plus haut intérêt.

D'ailleurs, avec ce génie de prévoyance que vantent les germanophiles, a déjà fait remploi de plusieurs millions provenant de cette source. Il les a placés, assure le **Financial News**, soit aux Etats-Unis, soit dans l'Amérique du Sud.

La voilà, la bonne organisation

La facilité que donne le Holloway's Corn Cure pour enlever les cors et les durillons est ce qui le recommande. Il faillit rarement.



Bibliothèque du Parlement. Elle a été épargnée par les flammes. Cette bibliothèque est l'une des plus vastes qui existent. Sa destruction eût entraîné la perte de manuscrits et de collections qu'il aurait été impossible de reconstituer.

EN PROVINCE

LE PAS

Dans une assemblée du Cercle Canadien-Français tenue dimanche dernier, pour considérer s'il était à propos de contribuer au Fonds Patriotique, il fut décidé à l'unanimité que la somme de $35 qui fut collectée à cette cette assemblée, fut envoyée, non pas au Fonds Patriotique, mais aux fonds de secours de nos frères d'Ontario. Il faut être bien près d'être écrasé sous la botte de l'oppresseur pour comprendre ce que c'est que d'être opprimé. Puissent nos frères des autres provinces comprendre dans quelle détresse nous sommes ici, aussi bien que dans l'Ontario pour qu'ils nous aident à remédier à cet état de choses. A la veille d'être sous le coup d'une loi injuste l'assemblée émettait l'opinion: "Donnez-nous nos droits et nous ferons notre devoir.

* * *

Samedi de la semaine dernière, Mlle Birs, sous-maîtresse à l'école bilingue de notre ville, était avertie par le bureau des commissaires d'écoles qui lui avait été avisé par le département de l'éducation, qu'elle devait cesser, immédiatement, de continuer à enseigner; que cette classe, — la classe des petits enfants, — était fermée. Les Dames de la Société de Bienfaisance se rassemblaient, dimanche soir, sous la présidence de Mme D.-F. de Trémaudan. Après avoir étudié la question et considéré une injustice et une méchanceté de certains fanatiques de la commission scolaire, elles décidaient qu'elles continueraient la classe à leurs frais et Mlle Birs était informée par ces dames de continuer d'enseigner, qu'elles paieraient ses gages.

* * *

L'élection des officiers de la Société Saint-Jean-Baptiste avait lieu mercredi soir, 26 janvier. Les nouveaux officiers pour l'année 1916 sont: M. Joseph Demeules, Sr., président; M. Amédée Landry, 1er vice-président; M. Louis Allard, 2nd vice-président; MM. C. Bernard, A.-P. Ducharme, A. Thivierge, conseillers; le R. P. J. Guy, o.m.i., curé de la paroisse, chapelain; M. D.-F. de Trémaudan, secrétaire-trésorier.

MM. Auguste Thorimbert et Pierre Pilloud, de Notre-Dame de Lourdes, Man., arrivaient en ville la semaine dernière avec l'intention de visiter les terrains de la rivière Carotte, qu'ils sont allés voir cette semaine. Ils sont enchantés de la qualité du terrain qu'ils ont vu, de la proximité du marché excellent pour tous les produits de la ferme et du bon accueil qui leur a été fait par les fermiers qui sont déjà établis sur la rivière Carotte. C'est leur intention de s'établir au printemps.

* * *

Les arpenteurs du gouvernement travaillent en ce moment sur la ligne qui doit servir de base à l'arpentage des terrains de la rivière Carotte.

* * *

M. Donat Cordeau, entrepreneur plâtrier, demeurant à Montréal, était de passage dans notre ville au commencement de la semaine, venant de Cross Lake, et retournant à Montréal. Il avait obtenu le contrat pour la plâtrage de l'école Saint-Joseph de Cross Lake.

SAINTE-ROSE DU LAC

Nécrologie

Mercredi, 26 janvier, est décédé Azalma Pinvidic, âgée de 8 ans. Le mal l'a emportée, en l'espace de quelques jours, et cette mort laisse ses pauvres parents dans la désolation.

* * *

La liste s'allonge, à Sainte-Rose, des braves qui versent leur sang pour la France. Nous avons, en effet, appris, il y a quelques jours, la mort de M. A. Grange, dont on n'avait plus de nouvelles depuis le mois de mars. Ce n'est que dans le mois de septembre qu'on a pu identifier son corps, couché avec tant d'autres dans une tranchée abandonnée près de Beauséjour. Ce brave laisse une jeune femme et deux enfants en bas âge.

A ces deux familles en pleurs, nous offrons nos plus sincères condoléances.

* * *

A Normand, Normand et demi

Décidément c'est une campagne acharnée au français et à la religion.

Vendredi dernier, deux commissaires de chacun de nos districts scolaires étaient convoqués à Ochre River pour assister à une conférence donnée par un inspecteur d'école; celui-là même, je crois, qui s'étonne que dans les écoles bilingues, les enfants à la mamelle ne parlent pas couramment l'anglais.

Or ce monsieur, sous prétexte "d'association, de solidarité, etc." mais plus trompeurs les uns que les autres, voulait tout simplement former une association de **toutes les écoles d'Ochre River — 12 ou 13 — et de 4 ou 5 seulement** de celles de Sainte-Rose. Cette association, formée d'un délégué de chaque école, devait nommer par la suite un comité exécutif, chargé d'apporter, dans l'administration des écoles, les réformes qu'il aurait jugées nécessaires.

Vous voyez comme c'était simple: ne prendre avec eux que quelques districts scolaires de Sainte-Rose — les autres passant à un autre centre anglais; — c'était tout simplement nous diviser, et nous imposer leurs idées sur la question religieuse et la question bilingue.

Heureusement, nos commissaires ne se sont pas laissé prendre à toutes ces finesses cousues de fil blanc; et tout en remerciant leurs collègues d'Ochre River et M. l'Inspecteur de leur aimable invitation, leur ont répondu qu'ils étaient assez forts à Sainte-Rose et à Sainte-Amélie, pour former entre eux la dite association.

Cette petite réunion va fixer définitivement tous les catholiques et les français de Sainte-Rose sur les embûches sournoises que les protestants vont jeter sous nos pas pour nous amener à leur merci. N'osant nous attaquer en face, de peur de recevoir de bons horions, ils voudraient nous endormir par de belles promesses et nous attirer dans leurs filets.

Veillons donc plus que jamais; provoquons nous-mêmes des réunions où nos commissaires discuteront, à leur tour, des meilleurs moyens à employer pour maintenir chez nous, dans nos écoles, la religion et les deux langues.

Et alors, quand nous serons prêts, quand nous nous sentirons de taille à soutenir la lutte, nous leur tirerons notre chapeau, et nous leur dirons, comme à Fontenoy:

"Messieurs les Anglais (protestants) tirez les premiers."

Junior.

* * *

L'année dernière nous avons eu des gens assez gentils pour nous faire un patinoir, mais cette année, nos jeunes gens ne se sont pas donné la peine de nous faire ce plaisir. Les jeunes demoiselles qui avaient préparé leurs patins depuis le commencement de l'hiver en ont été quittes pour rester à la maison. Nous espérons que l'hiver prochain les garçons seront un peu plus galants.

* * *

Quatre de nos jeunes gens ont quitté Sainte-Rose pour se consacrer à la défense de la patrie. Ce sont Joseph Jacob, Alcide Bourassa, Ricky Robinson et Emile Robinson. Enrôlés à Dauphin, dans le 109me, ils nous ont quitté dimanche le 16 janvier, le coeur heureux, chantant joyeusement "It's a long way to Tipperary".

Coucou.

* * *

Empêchera les ulcérations de la gorge. — Dès les premiers symptômes du mal de gorge, qui sont les présages des ulcérations et des inflammations, prenez immédiatement une cuillerée de l'Huile Electrique du docteur Thomas. Ajoutez-y un peu de sucre pour en rendre le goût plus agréable. Cela fera disparaître l'irritation et l'inflammation qui sont si pénibles. Ceux-là qui étaient régulièrement sujets à des maux de gorge ont fait disparaître cela.

SAINT-ADOLPHE

M. Lévi Courchaine est revenu enchanté de son voyage dans l'Est.

Notre conseil municipal a tenu son assemblée régulière mardi dernier et a décidé qu'à l'avenir toutes les assemblées régulières auront lieu le premier mardi de chaque mois aux heures ordinaires.

* * *

Il fait bon de demeurer à Saint-Adolphe, nous ne serons pas "irlandisés".

* * *

Le R. P. Charles Loriau s'est rendu à Winnipeg la semaine dernière en voyage d'affaires.

POULE D'EAU

La poule d'eau qui était endormie depuis quelque temps vient de se réveiller comme par enchantement. Elle a envoyé dernièrement trois pétitions. La première pour un bureau de poste dans la localité du township 33, qui devra porter le nom de Bernardin. La seconde pour un "bac" sur la rivière qui porte le nom du Settlement. La dernière pour une "sortie" par Toutes Aides ou Winnipegosis.

Ces pétitions sont signées par quarante homesteaders qui espèrent que leurs dernières demandes seront accordées sans trop de délais, ce qui rendra facile l'arrivée de nouveaux colons dans nos jolis parages.

* * *

M. Télesphore Bernardin, qui a disparu la semaine passé, a été retrouvé, après trois jours de recherches, sain et sauf, au lac Manitoba, en train de s'amuser.

Une compagnie de pêcheurs vient d'être formée dans nos environs pour aller faire la guerre aux poissons dans le fin nord du lac Poule d'Eau.

Les orignaux abondent maintenant dans nos forêts, mais malheureusement trop tard pour que nos chasseurs puissent jouir également de leurs permis.

Le mercure a gelé à 50 en-dessous de zéro le 15 janvier.

Ceux qui pensent qu'on a de la misère à la Poule d'Eau changeront d'idée après avoir parcouru ces quelques lignes. Du 15 décembre au 15 janvier, Alphonse Bernardin et frère a pris pour $875 de poisson; Gauthier et Cie, pour $600. Du 8 au 20 janvier: Arthur Bernardin et frère, pour $250.

Tout fait prévoir une augmentation pour février et mars.

MM. Olivier et Edouard Giraudin viennent de terminer leur maisonnette. Elle sera habitable sous peu.

J'sais tout.

LAURIER

Nous apprenons la mort de Mme Cantin, de McCreary. La défunte est morte presque subitement à l'âge de 71 ans. A toute la famille éplorée, nous offrons nos sincères condoléances.

* * *

M. A.-A. Trottier, marchand de notre paroisse, est en ce moment en visite chez sa fille, Mme Narcisse Fournier, de Saint-Boniface.

* * *

Nous avons appris la naissance d'un nouveau fils chez M. Henri Doucette, notre ancien instituteur. Nous les félicitons de tout notre coeur et formons les meilleurs voeux pour la santé de la mère et de lenfant.

* * *

Les sports de McCreary, Laurier et Makinak se sont rendus hier soir à Dauphin pour assister et même prendre part à la partie de hockey qui s'y tenait. Nous avons hâte de connaître le résultat, qui sera bon, nous l'espérons.

* * *

M. Johnson, inspecteur des homesteads, était dans notre localité la semaine dernière. On parle beaucoup de l'établissement d'un bureau ici.

* * *

Au patinoir, on y voit tout rouge, malgré que la plupart soient vêtus de blanc. C'est que nous manquons de lumière, voyez-vous!! Cela n'empêche cependant pas que le rond est toujours bien couvert des plus jolies formes aux jolis minois. Jeunes comme vieux aiment à s'amuser à Laurier!!

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Dimanche soir, 30 janvier. — Il fallait être courageux pour se rendre chez Mlle Ermine Weiner ce soir; mais Dieu merci, on ne manque pas de courage. Ce n'est pas deux pieds de neige et vingt degrés de froid en-dessous de zéro qui nous auraient fait manquer cette belle veillée.

Mlle Minie nous accueillit avec sa bienveillance habituelle. Il nous a fallu se régaler d'un bon verre de bière et en temps de prohibition, c'était un régal auquel on ne s'attendait pas. On joua à "l'assiette" pour laisser écouler le dimanche. C'est un jeu un peu enfantin, mais que voulez-vous? Comme l'idée était de se métamorphoser en "singes" et danser, il fallait que cette métamorphose se fit par degrés. On nous servit une collation, et ensuite... si vous aviez vu! J'ai entendu dire que les "singes" ne s'amusaient pas si bien qu'un "esprit rassis". Allez demander aux invités. Enfin, la veillée aurait probablement duré jusqu'au matin, mais un de nos musiciens casse une corde, qui cassa si bien l'entrain qu'il fallut se quitter.

Mlle Weiner fut félicitée de sa bonne manière de conduire une veillée. Nous nous sommes quittés en sympathisant avec les "singes", comme on a bien voulu surnommer ceux qui dansent.

Chacun ses goûts! Moi je suis, ainsi que beaucoup d'autres l'étaient ce soir-là, pour la vieille manière, qui est de danser, sauter s'amuser jusqu'au matin.

Singe content.

* * *

Un ennemi de l'asthme. — Donnez une petite chance à l'asthme et il reprendra rapidement le terrain perdu. Mais soumettez-le régulièrement à des traitements avec le remède du docteur Kellogg contre l'asthme et il ne reviendra pas à la charge. Il n'y a pas de demi-remèdes avec ce remède. Il va droit au but et chasse l'asthme. Il atteint les voies respiratoires les plus éloignées et ne permet pas au mal de demeurer dans les tissus. Ayez-le toujours à votre portée pour en faire usage.

SAINT-ADELARD

On nous annonce pour tout prochainement le changement de notre chef de station, M. Ogroski.

* * *

M. H.-J. Latourelle, de Winnipeg, était parmi nous la semaine dernière. M. Latourelle compte revenir rester ici au printemps.

* * *

Bravo! bravo! correspondant de Saint-Adelard. Un bon détective ne ferait certainement pas défaut par là. Il pourrait en même temps arrêter les gens qui se chargent si bien de faire sauter les fouets et les robes de fourrure de dedans les voitures d'hiver. Ceci arrivait encore tout dernièrement.

* * *

On nous dit que c'est avec grande satisfaction que nos voisins de Sandridge voient M. Léopold Laporte, ainsi que sa soeur, Mlle Anna Laporte, partir commerce à leur gare. Ils tiendront, paraît-il, un magasin général, un entrepôt de machines agricoles et auront le bureau de poste, qui était jusqu'ici à quelques milles de la gare. La construction de ce magasin est déjà beaucoup avancée, et tout semble du plus florissant. Nos meilleurs voeux de bonne chance.

* * *

Le soldat Joseph Plante, du 106e d'infanterie, était de passage ici la semaine dernière, se rendant chez ses parents à Saint-Adélard.

* * *

Nous n'avons eu qu'un train la semaine dernière. Les tempêtes de neige que janvier nous a apportés ont tellement accumulé la neige sur la voie ferrée que le train de vendredi 28 s'est vu forcé de demeurer à Winnipeg.

Toinon.

LAFLECHE, SASK.

Notre école séparée est accordée et les Révérendes Soeurs de la Croix vont bâtir leur couvent ce printemps. Elles sont déjà très appréciées, bien qu'elles n'enseignent parmi nous que depuis 5 mois.

* * *

Depuis quelques jours, nos voisins de Gravelbourg viennent chercher leur malle ici, leur ligne du C. N. R. étant impraticable. Notre C. P. R. marche assez bien, quoique avec du retard. Ce qui retarde, c'est surtout le charbon, mais notre consolation, c'est de savoir qu'ailleurs c'est pareil...

* * *

Durant l'année 1915 il y a eu dans notre paroisse 34 baptêmes, 5 mariages et 4 sépultures.

FANNYSTELLE

Mlle Harrison, de Saint-Joseph, Man., est en promenade chez sa soeur, Mme D. Levasseur.

* * *

M. Henri Arnal a passé quelques jours en visite à La Broquerie, Man.

* * *

Sur le dernier courier nous avons dit que Mlle Gracia Lavigne était en visite à Winnipeg. Nous avons fait erreur; elle est en promenade chez sa soeur, Mme Pierre Beaupré, à Broadvalley.

* * *

Nous protestons vivement, avec la **Liberté**, contre la mise en force d'une certaine clause, que le gouvernement veut appliquer à la loi des écoles, dite: "La tenue du registre, des minutes, des assemblées scolaires en anglais, et plus on oserait obliger MM. les Commissaires dans les centres français à tenir les écoles ouvertes aux jours de fêtes religieuses.

Le Bedouin ministère de l'éducation veut faire avaler toutes sortes de pilules de cette espèce à nos bons Canadiens français, mais on refusera, paraît-il, de suivre les avis de cet excellent ministère, etc.

* * *

Mme B. Clay est de retour de Chicago, Ill., où elle était en promenade depuis quelques mois.

* * *

MM. Adolphe Béliveau et Chas Rivers sont de retour de Flanders Ontario.

* * *

Les dernières tempêtes de neige ont jeté la consternation dans le service des trains passagers, sur la ligne Souris-Regina. Les trains sont fort en retard. Malheureux sont les voyageurs; ils ont la figure au tragique, quand il faut attendre des heures pour prendre le train.

* * *

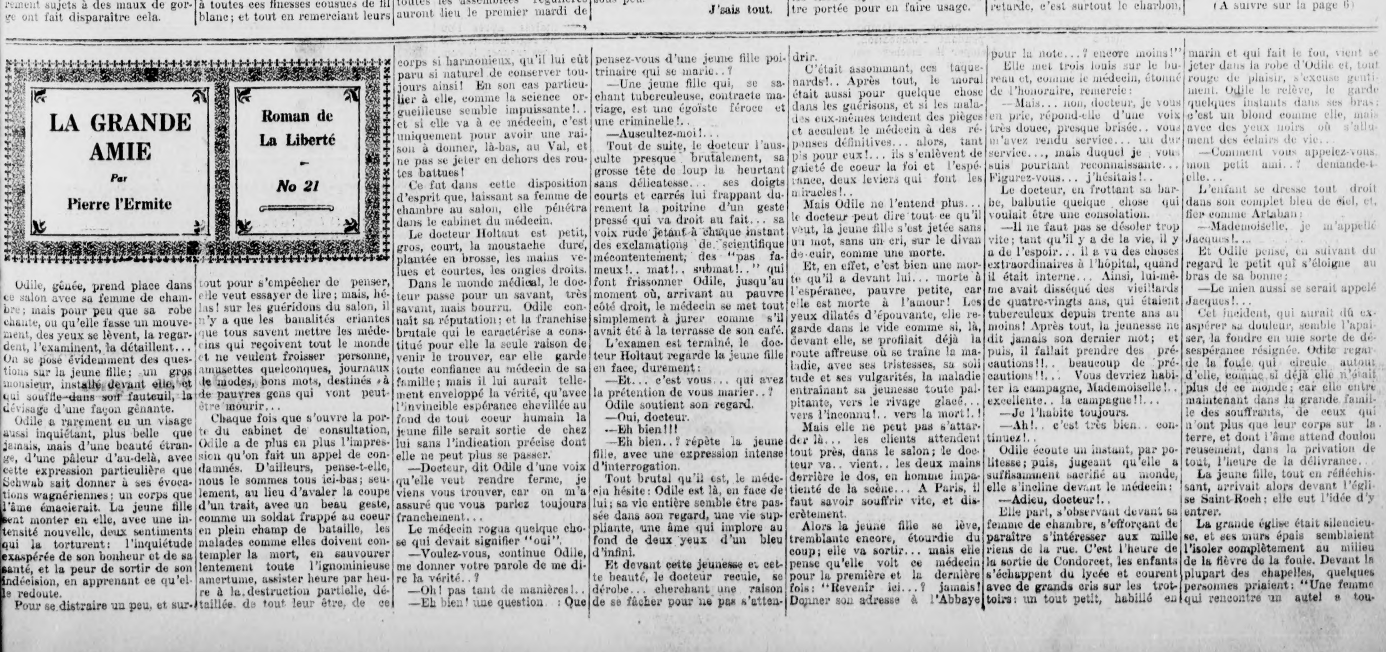
Ceux qui veulent savoir pourquoi la langue anglaise est supérieure aux autres langues en ce pays, et pourquoi elle doit être enseignée aux écoles, n'ont qu'à suivre la "Tribune" et le "Free Press", de Winnipeg. Il y a des tonnes et des tonneaux de bonne littérature à ce sujet. Quelques-uns des auteurs de ces articles ont déjà trouvé de l'emploi dans les "égouts".

* * *

Egalité, fraternité. Expressions inconnues chez nos Boches, les ministres anglicans de Winnipeg. Ces messieurs veulent à tout prix la disparition de la langue française dans nos écoles. Il faut être sot pour essayer de tuer le dialecte des La Verendrye, des Provencher, des Taché, des Langevin et mille autres missionnaires et laïques de langue française, qui ont dépensé leurs vies, leurs forces et même versé leur sang pour faire de cette province du Manitoba ce qu'elle est aujourd'hui.

Yvonnic.

(A suivre sur la page 6)



LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite

Roman de La Liberté

No 21

Odile, gênée, prend place dans ce salon avec sa femme de chambre; mais pour peu que sa robe chante, ou qu'elle fasse un mouvement, des yeux se lèvent, la regardent, l'examinent, la détaillent... On se pose évidemment des questions sur la jeune fille; un gros monsieur, installé devant elle, et qui souffle dans son fauteuil, la dévisage d'une façon gênante.

Odile a rarement eu un visage aussi inquiétant, plus belle que jamais, mais d'une beauté étrange, d'une pâleur d'au-delà, avec cette expression particulière que Schwab sait donner à ses évocations wagnériennes: un corps que l'âme émacierait. La jeune fille sent monter en elle, avec une intensité nouvelle, deux sentiments qui la torturent: l'inquiétude exaspérée de son bonheur et de sa santé, et la peur de sortir de son indécision, en apprenant ce qu'elle redoute.

Pour se distraire un peu, et surtout pour s'empêcher de penser, elle veut essayer de lire; mais, hélas! sur les guéridons du salon, il n'y a que les banalités criantes que tous savent mettre les médecins qui reçoivent tout le monde et ne veulent froisser personne, amusettes quelconques, journaux de modes, bons mots, destinés à de pauvres gens qui vont peut-être mourir...

Chaque fois que s'ouvre la porte du cabinet de consultation, Odile a de plus en plus l'impression qu'on fait un appel de condamnés. D'ailleurs, pense-t-elle, ici, nous le sommes tous ici-bas; seulement, au lieu d'avaler la coupe d'un trait, avec un beau geste, comme un soldat frappé au coeur en plein champ de bataille, les pauvres gens comme elles doivent contempler la mort, en sauvourer lentement toute l'ignominieuse amertume, assister heure par heure à la destruction partielle, détaillée, de tout leur être, de ce corps si harmonieux, qu'il lui eût paru si naturel de conserver toujours ainsi! En son cas particulier à elle, comme la science orgueilleuse semble impuissante!.. et si elle va à ce médecin, c'est uniquement pour avoir une raison à donner, là-bas, au Val, et ne pas se jeter en dehors des routes battues!

Ce fut dans cette disposition d'esprit que, laissant sa femme de chambre au salon, elle pénétra dans le cabinet du médecin.

Le docteur Holtaut est petit, gros, court, la moustache dure, plantée en brosse, les mains velues et courtes, les ongles droits.

Dans le monde médical, le docteur passe pour un savant, très savant, mais bourru. Odile connaît sa réputation; et la franchise brutale qui le caractérise a constitué pour elle la seule raison de venir le trouver, car elle garde toute confiance au médecin de sa famille; mais il lui aurait tellement enveloppé la vérité, qu'avec l'invincible espérance chevillée au fond de tout coeur humain la jeune fille serait sortie de chez lui sans l'indication précise dont elle ne peut plus se passer.

—Docteur, dit Odile d'une voix qu'elle veut rendre ferme, je viens vous trouver, car on m'a assuré que vous parlez toujours franchement.

Le médecin rogua quelque chose qui devait signifier "oui".

—Voulez-vous, continue Odile, me donner votre parole de me dire la vérité..?

—Oh! pas tant de manières!..

—Eh bien! une question: Que pensez-vous d'une jeune fille poitrinaire qui se marie..?

—Une jeune fille qui, se sachant tuberculeuse, contracte mariage, est une égoïste féroce et une criminelle!..

—Auscultez-moi!..

Tout de suite, le docteur l'ausculte presque brutalement, sa grosse tête de loup la heurtant sans délicatesse... ses doigts courts et carrés lui frappant durement la poitrine d'un geste pressé qui va droit au fait... sa voix rude jetant à chaque instant des exclamations de scientifique mécontentement, des "pas fameux!.. mat!.. submat!.." qui font frissonner Odile, jusqu'au moment où, arrivant au pauvre côté droit, le médecin se met tout simplement à jurer comme s'il avait été à la terrasse de son café.

L'examen est terminé, le docteur Holtaut regarde la jeune fille en face, durement:

—Et... c'est vous... qui avez la prétention de vous marier..?

Odile soutient son regard.

—Oui, docteur.

—Eh bien!!!

—Eh bien..? répète la jeune fille, avec une expression intense d'interrogation.

Tout brutal qu'il est, le médecin hésite: Odile est là, en face de lui; sa vie entière semble être passée dans son regard, une vie suppliante, une âme qui implore au fond de deux yeux d'un bleu d'infini.

Et devant cette jeunesse et cette beauté, le docteur recule, se dérobe... cherchant une raison de se fâcher pour ne pas s'attendrir.

C'était assommant, ces taquenards!.. Après tout, le moral était aussi pour quelque chose dans les guérisons, et si les malades eux-mêmes tendent des pièges et acculent le médecin à des réponses définitives... alors, tant pis pour eux!.. ils s'enlèvent de gaieté de coeur la foi et l'espérance, deux leviers qui font les miracles!..

Mais Odile ne l'entend plus... le docteur peut dire tout ce qu'il voudra, la jeune fille s'est jetée sans un mot, sans un cri, sur le divan de cuir, comme une morte.

Et, en effet, c'est bien une morte qu'il a devant lui... morte à l'espérance, pauvre petite, car elle est morte à l'amour! Les yeux dilatés d'épouvante, elle regarde dans le vide comme si, là, devant elle, se profilait déjà la route affreuse où se traîne la maladie, avec ses tristesses, sa solitude et ses vulgarités, la maladie entraînant sa jeunesse toute palpitante, vers le rivage glacé... vers l'inconnu!.. vers la mort!..

Mais elle ne peut pas s'attarder là... les clients attendent tout près, dans le salon; le docteur va... vient.. les deux mains derrière le dos, en homme impatienté de la scène... A Paris, il faut savoir souffrir vite, et discrètement.

Alors la jeune fille se lève, tremblante encore, étourdie du coup; elle va sortir... mais elle pense qu'elle voit ce médecin pour la première et la dernière fois: "Revenir ici..? jamais! Donner son adresse à l'Abbaye pour la note..? encore moins!"

Elle met trois louis sur le bureau et, comme le médecin, étonné de l'honoraire, remercie:

—Mais... non, docteur, je vous en prie, répond-elle d'une voix très douce, presque brisée... vous m'avez rendu service..., un dur service..., mais duquel je vous suis pourtant reconnaissante... Figurez-vous... j'hésitais!..

Le docteur, en frottant sa barbe, balbutie quelque chose qui voulait être une consolation.

—Il ne faut pas se désoler trop vite; tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir... il a vu des choses extraordinaires à l'hôpital, quand il était interne... Ainsi, lui-même ne avait soigné des vieillards de quatre-vingts ans, qui étaient tuberculeux depuis trente ans au moins! Après tout, la jeunesse ne moins! Après tout, le dernier mot; et puis, il fallait prendre des précautions!.. Vous devriez habiter la campagne, Mademoiselle!.. excellente... la campagne!!..

—Je l'habite toujours.

—Ah!.. c'est très bien.. continuez!..

Odile écoute un instant, par politesse; puis, jugeant qu'elle a suffisamment sacrifié au monde, elle s'incline devant le médecin:

—Adieu, docteur!..

Elle part, s'observant devant sa femme de chambre, s'efforçant de paraître s'intéresser aux mille riens de la rue. C'est l'heure de la sortie de Condorcet, les enfants s'échappent du lycée et courent pour se garer de grands cris sur les trottoirs: un tout petit, habillé en marin et qui fait le fou, vient se jeter dans la robe d'Odile et, tout rouge de plaisir, s'excuse gentiment. Odile le relève, le garde quelques instants dans ses bras; c'est un blond comme elle, mais avec des yeux noirs où s'allument des éclairs de vie...

—Comment vous appelez-vous, mon petit ami..? demande-t-elle.

L'enfant se dresse tout droit dans son complet bleu de ciel, et fier comme Artaban:

—Mademoiselle, je m'appelle Jacques!..

Et Odile pense, en laissant le petit qui s'éloigne au bras de sa bonne:

—Le mien aussi se serait appelé Jacques!..

Cet incident, qui aurait dû exaspérer sa douleur, semble l'apaiser, la foudre en une sorte de désespérance résignée. Odile regarde la foule qui circule autour d'elle, comme si déjà elle n'était plus de ce monde; car elle entre maintenant dans la grande famille des souffrants, de ceux qui portent sur leur corps sur la terre et dont l'âme attend doulou reusement dans la privation de regard de Dieu, l'heure du départ, l'heure de la délivrance.

La jeune fille, tout en réfléchissant, arrivait alors devant l'église Saint-Roch: elle eut l'idée d'y entrer.

La grande église était silencieuse, et ses murs épais semblaient l'isoler complètement au milieu de la fièvre de la foule. Devant la plupart des chapelles, quelques personnes priaient: "Une femme qui rencontre un autel a tou-

(Suite de la page 5)

Après la grand'messe, dimanche le 6 courant, il y eut une assemblée dans la salle de l'école, où plusieurs points relatifs au maintien de la langue française dans l'instruction furent discutés. La majorité des paroissiens était présente, et les résolutions suivantes furent passées à l'unanimité.

Proposé et secondé par MM. Alfred Hamel et Philippe Painchaud, que M. Marcel Mollot soit président de l'assemblée. Adopté.

Proposé et secondé par MM. Achille Morissette et Emile Guyot que M. Joseph Painchaud soit secrétaire de l'assemblée. Adopté.

Proposé et secondé par MM. Joseph Hamel et Achille Morissette, que MM. les Commissaires de l'école se rendent à l'assemblée de Saint-Boniface.

M. le président se leva ensuite et communiqua à l'auditoire le but de cette assemblée.

Il nous incombe, dit-il, après l'entrevue des ministres protestants de Winnipeg auprès du gouvernement, pour faire disparaître totalement des écoles l'enseignement du français, de faire des vigoureuses protestations auprès du dit gouvernement, afin que MM. les ministres de la Législature nous conservent les justes droits de la Confédération Canadienne, et afin d'atteindre ce but, vous êtes priés, messieurs, d'élire des délégués qui devront se rendre à Saint-Boniface mercredi soir, le 9 courant, où se tiendra une assemblée générale des délégués de tous les centres français en cette province. MM. les délégués se rendront jeudi auprès des ministres pour exposer leurs justes réclamations. M. le président ajoute qu'il incombe à tous ceux qui ont des moments de loisir de se rendre à ces assemblées, car, dit-il, il faut faire une démonstration importante et digne des droits que nous réclamons. Ensuite l'élection des délégués se fit, dont voici l'extrait.

Proposé et secondé par MM. A. Hamel et Achille Morissette, que M. Marcel Mollot soit délégué. Adopté.

Proposé et secondé par MM. Joseph Hamel et Maurice Piché, que M. Emile Guyot soit délégué. Adopté.

Proposé et secondé par MM. Maurice Piché et Odilon Arnal, que M. Alfred Hamel soit délégué. Adopté.

Proposé et secondé par MM. Henri Arnal et Achille Morissette, que M. Joseph Painchaud soit délégué. Adopté.

Proposé et secondé par MM. O. Hamel et Henri Arnal, que M. Philippe Painchaud soit délégué.

Proposé et secondé par MM. Alfred Hamel et Henri Arnal, que M. Henri Piché soit délégué. Adopté.

Proposé et secondé par MM. Emile Guyot et Achille Morissette, que M. Ovide Dureault soit délégué. Adopté.

Proposé et secondé par MM. O. Hamel et Ovide Dureault, que M. Henri Arnal soit délégué. Adopté.

Proposé et secondé par MM. Alfred Hamel et Henri Arnal, que M. O. Hamel soit délégué. Adopté.

Proposé et secondé par MM. Alfred Hamel et Achille Morissette que M. Thomas O'Neil soit délégué. Adopté.

Proposé et secondé par MM. Ulric Boisvert et Emile Guyot, que M. Omer Cyrenne soit délégué. Adopté.

L'assemblée s'ajourne.

Marcel Mollot, président.
Joseph Painchaud, sec.

* * *

Mme Albert Piché est confinée à l'hôpital de Saint-Boniface. Nous sommes heureux d'apprendre que sa santé est meilleure.

* * *

MM. Edmond Poirier et Eustache Lavigne, ainsi que Mlle Gratia Lavigne, sont de retour de Broadvalley, où ils étaient en promenade.

* * *

M. Bourgeault, qui est de retour de Montréal, est en promenade chez M. Eustache Lavigne. Il doit nous quitter ces jours-ci pour l'Alberta, où il possède un "homestead".

* * *

La Rde Sr Geneviève, missionnaire oblate, remplace la Rde Sr Saint-Jean Berchmans, en qualité d'institutrice à l'école de notre village.

* * *

Mercredi soir le 2 février s'éteignait dans la paix du Seigneur M. Zéphirin Dureault, à l'âge de 67 ans. Sa mort presque soudaine a jeté la consternation parmi notre population, où il ne comptait que des amis.

M. Dureault a succombé à la paralysie après quelques heures de maladie seulement.

Fannystelle perd le plus en vue de ses citoyens. Il était un fervent catholique, un homme intègre, un brave cultivateur qui sut tirer du sol les moyens de subsistance pour une nombreuse famille. M. Zéphirin Dureault était originaire de Bécancourt, P. Q. Il émigra au Manitoba il y a un bon nombre d'années. Il sut vite se faire un cercle d'amis à Fannystelle. Il y a quelques années il nous quittait pour Gravelbourg, Sask., où il établit un commerce florissant dans ce beau village canadien-français. Là aussi il était avantageusement connu. L'automne dernier il nous revenait pour passer l'hiver dans sa famille, mais la mort, cette cruelle mort, vient l'enlever à l'affection des siens. Le Très Haut l'a rappelé près de Lui pour lui donner la récompense d'une vie passée à donner l'exemple de la vertu chrétienne.

Le défunt laisse pour pleurer sa perte une épouse inconsolable, ses fils: MM. Ovide, Antonio, Eudore et Armand, tous de cette paroisse; ses filles: Mme Omer Boisvert, de cette paroisse, Mmes Savarie, Boucher, Lemire, Mlles Mina et Annette, toutes de Gravelbourg, Sask.

Le service et la sépulture ont eu lieu samedi le 5 courant à 10 a.m. Notre somptueux temple avait revêtu ses plus beaux habits de deuil. Une foule de paroissiens s'est rendue pour témoigner à la famille en deuil leurs plus profondes sympathies.

Les porteurs étaient ses quatre fils: MM. Ovide, Antonio, Eudore et Armand Dureault, M. Chas. Cyrenne portait la croix.

A la famille si cruellement éprouvée les paroissiens de Fannystelle offrent leurs plus vives sympathies.

M. Armand Dureault, étudiant au Collège de Saint-Boniface, était demandé en toute hâte près de son père gravement malade. Il a eu la consolation d'arriver avant que ce cher malade rende le dernier soupir.

Un Ami.

Dans le Monde

Emeute à Lausanne

Lausanne, 2. — Le 123me a été envoyé ici pour rétablir l'ordre à la suite des manifestations anti-allemandes. En dépit de la présence des troupes, une nouvelle manifestation a eu lieu dans le voisinage du consulat allemand et cent arrestations ont été effectuées.

Fidèles à leurs alliés

Rome, 2. — La légation serbe dément qu'en août dernier la Serbie ait essayé de conclure une paix séparée avec l'Autriche.

Les mines sous-marines

Paris, 2. — On se plaint en Espagne que des navires espagnols ont été coulés par des mines semées dans le golfe de Gascogne par des navires battant pavillon neutre.

Terrible orage

San Francisco, 2. — Au moins soixante personnes ont péri dans la tempête qui a ravagé la côte du Pacifique. Les dégâts matériels sont très considérables.

La férule allemande

Amsterdam, 2. — Emile Pruem, sujet luxembourgeois et maire honoraire de la ville de Clervaux, a été condamné à trois ans de prison pour avoir publié la brochure "La Belgique martyre".

Les Italiens en Albanie

Berlin, 2. — L'Italie a décidé de continuer sa campagne en Albanie. Une nouvelle division d'infanterie et plusieurs batteries de grosse artillerie ont débarqué à Vallona.

Emeutes à Berlin

Londres, 2. — Une dépêche d'Amsterdam dit que de nouvelles émeutes ont eu lieu à Berlin par suite du prix élevé des vivres. Les troupes ont fait feu sur les manifestants.

Les assassins de l'air

Londres, 3. — Cinquante-quatre personnes ont été tuées et soixante-sept ont été blessées dans le raid accompli avant-hier au soir par les zeppelins.

Alliance anti-bulgare

Petrograd, 3. — La Roumanie semble de plus en plus favorable aux Alliés. Elle a proposé à la Grèce de s'allier contre la Bulgarie. Elle rend de plus en plus difficile le ravitaillement de l'Autriche.

Dans les Balkans

Londres, 3. — On s'attend à tous moments à une attaque contre Salonique. Von Mackensen est maintenant à Monastir.

L'express de Calais déraille

Paris, 3. — Treize personnes ont été tuées et quarante-six blessées dans l'accident de chemin de fer qui a eu lieu à Saint-Denis, mardi soir.

Emmurés!

Paris, 3. — Vingt-neuf Parisiens habitant une maison qui a été en partie démolie par une bombe, lancée samedi par un zeppelin allemand, n'ont été sauvées que mardi par la police.

Un zeppelin sombre

Londres, 4. — Un chalutier a vu un Zeppelin en train de sombrer dans la mer du Nord. Cette barque de pêche a refusé de sauver l'équipage plus nombreux que le sien.

Raid sur Salonique

Paris, 4. — Le nombre des victimes du Zeppelin qui a bombardé Salonique est de 18 tués et de 37 blessés. On estime à cinq millions de francs les dégâts matériels.

Pas de représailles

Londres, 5. — Le vicomte Bryce s'élève fortement contre toute idée de mesures de représailles contre les Allemands en raison des raids des zeppelins. "Nous sommes les champions de la justice et du droit", s'est-il écrié.

AU CANADA

Lamarche défend Bourassa et Lavergne

Ottawa, 2. — M. Paul-Emile Lamarche, député du comté de Nicolet, a causé toute une sensation à la Chambre en prenant la défense de MM. Henri Bourassa et Armand Lavergne. Dans un éloquent et cinglant discours de deux heures, **prononcé en français**, il a fait bonne justice des accusations de déloyauté portées contre ces deux défenseurs des droits de la langue française et des saines traditions politiques du Canada.

M. Gouin s'en irait..

Québec, 3. — Les élections fédérales auront lieu d'ici deux mois, croit-on. M. Gouin vient d'être sondé par les libéraux d'Ottawa pour savoir s'il sera prêt à se jeter dans la lutte.

Le procès de Coderre

Montréal, 3. — Une dépêche de Londres donne les premiers détails du procès de Coderre, accusé du meurtre du sergent Osanne. La défense allègue irresponsabilité de la part du prévenu.

Coaticook vote la prohibition

Coaticook, 5. — Par une majorité de 280 voix la ville de Coaticook a voté la prohibition. Cela veut dire la disparition de cinq buvettes.

Lavergne n'est pas exclu

Québec, 5. — Armand Lavergne n'est pas exclu du Club de la Garnison. Après avoir considéré son attitude, les membres du club ont jugé qu'ils ne seraient pas justifiables de l'exclure de leur association.

Les instituteurs saisissent

Ottawa, 7. — Les instituteurs bilingues ont créé toute une sensation en prenant une saie arrêt sur les $65,000 que retient la ville et que demande la commission gouvernementale.

UNE HEROINE ECOSSAISE

Cette histoire, si invraisemblable qu'elle puisse paraître, est vraie, et le narrateur, M. Blackwood, pasteur de l'Eglise écossaise, entièrement digne de foi. Mme Laurenson, l'héroïne de cette aventure, que rapporte le **Shetland News**, est la femme d'un pêcheur du nord de l'Ecosse, et elle habite une cabane, sur le rivage d'une petite crique.

Un matin de juin, comme elle veillait son enfant malade, elle vit un sous-marin allemand s'immerger dans le canal qui fait communiquer cette crique et la mer. La veille, le docteur qui soignait son enfant lui avait dit qu'un cuirassé anglais devait mouiller ce même jour dans la baie. Le sous-marin était donc bien placé pour réussir un coup de maître et faire périr 800 matelots britanniques.

Mme Laurenson se trouva en face d'un terrible dilemne. Le docteur l'avait avertie que l'état de son enfant exigeait des soins constants, et le bureau télégraphique le plus proche était à près de 2 kilomètres de la cabane, sans qu'il y eût d'autre maison plus proche. Pourtant Mme Laurenson n'hésita pas. Elle laissa son enfant et courut au télégraphe. Quand elle revint le petit était mort.

Deux heures plus tard, un dragueur de mines entrait dans la crique. Le sous-marin lui lança une torpille et le coula. On réussit à sauver l'équipage. Mais, à l'entrée, le cuirassé anglais, prévenu, prêt au combat, veillait. Il fallait se rendre ou périr.

Le sous-marin préféra se rendre. A bord on découvrit quelques pêcheurs anglais, recueillis par les pirates après certains de leurs torpillages. Parmi eux se trouvait Magnus Laurenson, le mari de l'Ecossaise. Il dit au commandant du cuirassé que son cottage était proche et demanda la permission de s'y rendre.

Peu après l'officier était informé du dévouement de Mme Laurenson et allait la remercier chez elle. Un matelot le suivait, qui portait dans ses bras un enfant inconnu, recueilli en pleine mer après un des crimes des pirates.

—Voulez-vous l'adopter? demanda le commandant.

La mère sans enfant prit le bébé, le serra contre sa poitrine. Ce fut sa seule réponse.

Quand le commandant s'en alla, non sans avoir laissé à M. Laurenson une importante partie de la récompense gouvernementale, les larmes de l'héroïque Ecossaise étaient moins amères, et l'enfant inconnu, déjà apprivoisé, lui souriait.

MISSION DE CONFIANCE

Du **Rigolboche**, organe des tranchées:

—Vous n'êtes pas fou de vous baigner en cette saison? interroge un officiel allemand à un affreux feldgrau marinant dans la cuve d'une fontaine.

—Mon lieutenant répond l'homme, je suis chargé de l'empoisonnement des sources...

jours quelque chose à lui dire", écrivait le poète. C'est bien aujourd'hui le cas d'Odile.

Elle monte de chapelle en chapelle, jusqu'à celle de l'Agonie, à gauche de la grande nef, et elle s'y arrête comme si c'était là que Dieu l'attendait.

Il peut être maintenant 5 heures du soir; le soleil, glissant au travers des vitraux, éclaire le marbre vivant où le Christ agonise, les bras tombés, les mains lasses, la face douloureuse levée vers le ciel: "Mon Père!... Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné..?"

Odile, les yeux sur la statue, répète comme une lamentable litanie la même prière:

—Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonnée..? Pourquoi l'amour a-t-il grandi dans mon coeur, s'il doit devenir pour moi une souffrance de plus!.. Seigneur, je ne comprends pas!... mais ayez pitié de ma faiblesse!.. Ayez pitié de lui aussi!... Ayez pitié de ceux qui s'aiment et qui vont être séparés!... Ayez pitié de l'isolement de nos coeurs!... Ayez pitié des objets de ma tendresse!... Mon Dieu, j'ai peur.. je souffre!... il fait noir autour de moi... je ne veux pas partir encore!... Si vous **voulez**, vous **pouvez** me guérir... Non! il n'est pas possible que vous usiez de votre puissance pour torturer ainsi vos créatures, car vous avez souffert pour nous tous!... Seigneur! laissez luire dans mon ciel l'étoile du bonheur!... Comme les malheureux qui se jetaient à vos genoux, au temps de notre vie mortelle, et suppliaient pour leur guérison, je me traîne vers vous, abattue, humiliéeé; je ne suis rien, vous êtes tout!... Guérissez-moi, parce que je l'aime et que vous êtes amour!.. Guérissez-moi, parce que vous êtes doux et humble de coeur!... Guérissez-moi, car vous avez dit: "Venez à moi, vous tous qui pleurez, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai!.." Guérissez-moi, parce que mon père, quand j'étais tout enfant, joignait mes petites mains devant vous en me disant que vous étiez le **bon** Dieu!... C'est le premier nom sous lequel je vous ai connu... c'est la seule perfection que je veux savoir de vous... Oui, vous êtes **bon**... je le crois..... infiniment **bon!**... Christ **bon**... **Bon** Jésus!.. Pitié!... Pitié!!..

Mais dans l'église immense, le Christ de marbre semble fixer de son froid regard la frêle créature que la douleur courbe à ses pieds. On dirait la pierre insensible, habituée, dans ce Paris, à voir monter autour d'elle le flot gonflé des douleurs humaines, et qui entend sans s'émouvoir les cris qu'arrachent aux âmes les grands coups du malheur.

—... C'est trop dur!... Ah! mon Dieu! fait Odile, presque à haute voix, dans la nef déserte.. Pourquoi ne me répondez-vous pas..?

Et elle s'en va, sans un mot de consolation, sans une parole de pitié, sans une goutte d'eau tombant sur la fièvre de son coeur; pauvre chose humaine, épave perdue dans locéan parisien, créature de souffrance durement marquée, sur son front trop blanc, du signe prochain des vaincus de la vie: "Mon Dieu!.. mon Dieu!!.."

Odile se jette dans une voiture, et, sans plus songer aux différentes affaires qu'elle avait voulu régler, revient à la gare du Nord, et prend le premier express pour le Val d'Api.

* * *

La demie de 6 heures sonnait au cadran, quand Odile descendit sur le quai de la nouvelle gare du Val.

Comme elle navait prévenu personne, ni de son départ, ni de son retour, elle dut louer dans la ville une victoria pour revenir à l'Abbaye. Dans sa disposition d'esprit, cette nécessité de s'occuper de choses matérielles lui fait un peu de bien, en la forçant à distraire sa pensée. Mais elle se sent si faible, si lasse de tout, qu'elle fait arrêter sa voiture au presbytère, et demande à sa femme de chambre de continuer jusqu'à l'Abbaye, afin qu'on n'y soit pas inquiet.

L'abbé Hans se promène de long en large dans le jardin, en disant son bréviaire.

Odile, qui est entrée sans même sonner, ne s'excuse pas, ne dit rien, mais tout parle en elle un langage effrayant: il y a sur son visage un tel abattement, une telle désolation, que l'abbé Hans aussitôt la fait asseoir sur un banc qui domine toute la campagne, dont la solitude s'illumine maintenant des clartés radieuses du soleil couchant.

Et là, tout près du vieux prêtre, Odile pleure d'abord en silence; puis elle raconte les désespérances de la journée; alors sa voix s'anime en des éclats de douleur au milieu de cette nature qui semble mettre son silence et son mystère au service de la libre expression des révoltes de la jeune fille...

L'abbé Hans peut dire ce qu'il veut!... Non, Dieu n'est pas bon!... et c'est fini maintenant entre elle et lui. Le peu de foi qu'elle a conservé dans son coeur s'en va maintenant comme une feuille desséchée devant la tempête!... De Saint-Roch, elle est sortie en païenne, sans même un signe de croix!... Comme elle ne priera plus, les choses iront très vite... et elle attendra son sort, en fataliste, rivée à ce poteau de l'existence, et bénissant le jour où le destin la délivrera... Oh! le malheureux jour où elle a reçu une vie qu'elle ne demandait pas!... Et quelle vie!..: Une existence sans affection possible, où elle se heurte partout, dans la nuit du doute, au chaos des événements!... Une vie qui se déroule comme une énigme douloureuse, dans le silence absolu, dans l'anéantissement d'un Dieu qui se cache, qui se dérobe aux mains tendues... qui reste sourd aux prières les plus affolées... et qui prétend exister!... être bon!!.. infiniment bon!!... La vie, dans cette ironie suprême des choses.. mille fois valait-il mieux n'en pas jouir!!..

—Ne dites pas cela, Odile! interrompit l'abbé Hans.

—C'est pourtant sa pensée, et l'expression de la vérité... Oh! le beau rêve qu'elle avait fait pour aboutir sur une telle déception!... Oui, il y avait de la part de Dieu une sorte de férocité à mettre devant ses lèvres la coupe délicieuse, pour l'éloigner ensuite en la repoussant, elle, d'un grand coup dans la poitrine!... de lui faire entrevoir l'envolée à deux dans l'azur; et, quand elle s'était bien habituée à l'espérance, de lui rabaisser brutalement la tête vers une tombe entr'ouverte!...

... Car c'est son horizon désormais: une tombe qu'elle contemplerait un an, deux ans... trois ans, jusqu'au jour où définitivement on la coucherait dans la froide terre... pour toujours!... avec de la terre dans les yeux!.. dans la bouche!... elle si jeune!. qui avait soif de vivre!. qui voudrait boire la vie comme elle buvait là le soleil qui inondait la plaine dans un éblouissement de chaleur et de lumière... S'il était possible de parler de mort... de prononcer le mot affreux devant un tel épanouissement de vie!... Encore un raffinement de plus!.. Et puisque Dieu se complaît dans la torture des âmes, oh! comme il doit être content ce soir, car je souffre!... Oh... que je souffre!!

Et le vieux curé considère la jeune fille, abattue comme son Maître au jardin des Oliviers; et il la laisse maintenant parler... Qu'elle dise bien tout ce qu'elle a sur le coeur... qu'elle jette là toutes ses objections, toutes ses révoltes à ses pieds!... A de tels moments, et pour certaines natures, l'attitude effrayante, c'est le silence: le Christ lui-même, tout Dieu qu'il est, parla à son heure douloureuse, et, devant l'angoissant problème, ne put retenir l'interrogation de la nature affolée par la douleur: "Mon Père.... Mon Père!.. **pourquoi** m'avez-vous abandonné..?"

Et comme le prêtre ne répond rien, attendant quelques secondes encore, troublé peut-être lui-même dans sa sensibilité de père, s'il ne l'était pas en son intelligence de prêtre:

—... Je souffre!! répète Odile en une intense interrogation.

—Chère enfant!..

—Mais pourquoi le bon Dieu.. pourquoi "Dieu" — reprend-elle tout court — me fait-il souffrir ainsi..? Vous êtes son ministre.. vous me **devez** la réponse!

—Etes-vous assez forte pour l'entendre?

—Oui!

—Ma bonne petite Odile, quand vous me posez cette question, vous ressemblez à un jeune soldat qui, tout affolé sur son premier champ de bataille, s'écrierait: "Qu'ai-je donc fait à mon général pour qu'il m'expose ainsi aux choses horribles de la guerre..?" On lui dirait: "Vous êtes soldat, c'est précisément pour cela!" Dans le combat de la vie, tout le monde est atteint: la plaine aujourd'hui a souffert du soleil qui dorera ses épis demain; et nous, pauvres créatures d'un jour, qui nous agitons une heure, nous souffrons de choses qui nous préparent aux splendeurs radieuses des éternités... Comme le feu purifie l'or, la souffrance brûle en nous les alliages mauvais, et ne laisse au fond de son creuset que le meilleur de nos âmes...

Que dis-je, Odile, dès ici-bas, la souffrance nous auréole... Je vous ai toujours beaucoup aimée, et vous me prouvez à cette heure que vous l'avez compris; pourtant, dès aujourd'hui, certainement, je vous aime mieux et davantage que jamais, car, sur votre cher front, si délicat pourtant, je vois se poser, s'incruster, le cercle rouge de la douleur!.. car vos yeux ont pleuré!.. car, en vous voyant, j'ai senti que la souffrance passait et vous sacrait **"belle"** de la beauté sainte des malheureux, **res sacra miser!**... C'est un effrayant mystère..? sans doute!... et pourtant c'est de douleurs que toutes les beautés sont faites... la mère ne serait pas mère si elle ne souffrait pas; et sans les horreurs des guerres on ne connaîtrait pas l'héroïsme du soldat! Allons, Odile..., dites-moi que vous ne vous révolterez pas, qu'après avoir accusé Dieu vous vous mettrez à genoux devant lui: "... Oui, ô mon Christ, vous n'avez pas menti quand vous avez dit: Bienheureux ceux qui pleurent! Oui, je sais que vous êtes là!.. vous me regardez de vos grands yeux divins, vous souffrez de ma douleur!... En étendant les mains, je pourrai vous saisir au travers du voile des choses visibles... Vous vous reculez, mais jusqu'à demain seulement, où vous m'étreindrez alors comme on serre dans ses bras le frère d'armes qui a bien lutté.."

(A suivre)

L'Opinion des Autres

IMPERIALISME

"Il faut s'entendre sur l'impérialisme. Il y a un impérialisme dont aucun Canadien sensé ne peut vouloir et que nous Canadiens-français nous devons abhorrer, plus encore que nos concitoyens de langue anglaise. Il y a un impérialisme qui est fait surtout de chauvinisme britannique et qui est tout de sentiment: il faut le pardonner à nos concitoyens et le leur laisser. Il y a enfin un impérialisme de bon sens, non seulement acceptable, mais qui s'impose à toute colonie qui ne veut pas rompre avec la métropole: celui-là, il est raisonnable, et bien sot qui s'en épouvante et le dénonce comme une menace et un danger.

Qu'un Anglais d'Angleterre rêve de faire des immenses possessions britanniques un seul empire aussi étroitement uni que l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, c'est tout naturel. C'est impossible, irréalisable, je crois; mais l'ambition a-t-elle jamais cru impossible ce qu'elle a rêvé? Comment se ferait cette union ou plutôt cette unité, et comment se défendrait-elle contre tant d'ennemis du dedans et du dehors, la sagesse et le bons sens politique ne le voient pas. Mais la sagesse et le bon sens n'ont pas toujours voix au Conseil de l'ambition.

Pour nous, nous voyons tout ce que nous aurions à perdre dans ce grand tout: nous n'y voyons rien à gagner. Or les peuples modernes, ceux qui sont formés à l'école politique de l'Angleterre non moins que les autres, "écoutent plus volontiers leurs intérêts que les appels au sentiment. Nous voulons bien être anglais d'allégeance, parce que c'est un intérêt autant qu'un devoir;" nous ne voulons pas l'être "jusqu'à sacrifier pour un autre quelqu'il soit notre avenir et notre personalité." Nous sommes comme un fils majeur ou bien près de l'être, qui veut bien rester dans la maison de son père, à la condition qu'il reçoive en proportion de ce qu'il donne, mais "qui en sortira plutôt que de sacrifier son avenir à des intérêts qui ne sont plus les siens."

L'impérialisme militaire ou commercial, celui qui unirait intimement notre vie nationale à celle de l'Angleterre et nous ferait épouser tous ses intérêts même au détriment des nôtres, a vécu dans l'Amérique du Nord — autant qu'il y pouvait vivre. — Personne n'y croit plus, au fond personne n'en veut, ni Canadiens français, ni Canadiens anglais.

Je ne jurerais pas que, advenant une nouvelle guerre de l'Angleterre, aussi odieuse que celle des Boers, il ne se trouverait pas des Canadiens anglais prêts à épouser sa querelle, et à se jeter dans la mêlée pour l'honneur du pavillon anglais; mais le pays ne les suivrait pas, et eux-mêmes peut-être ne voudraient pas y être suivis ni engager le pays avec eux.

...Nos concitoyens anglais sont en général plus anglais de sentiment que les anglais.

Mais comme ils ont le tempérament anglais, le sentiment finit toujours par céder à l'intérêt. Ils restent impérialistes de coeur et de sentiment: rien ne leur est cher comme la gloire et la grandeur de l'Empire, mais à la condition qu'ils en profitent et qu'elles ne leur coûtent rien.

Cet impérialisme fait uniquement de chauvinisme et qui n'a pas l'intention sérieuse d'éclater autrement qu'en discours emballés, en démonstrations bruyantes, en pétards oratoires et parlementaires, peut en certains cas nous ahurir et nous agacer, mais il ne changera rien à notre situation politique. "**Peut-être même n'aura-t-il que le bon effet de tenir toujours en éveil notre sentiment national.**" Nous serions aussi déraisonnables de le reprocher à nos concitoyens d'origine anglaise qu'ils le seraient eux-mêmes de ne pas nous pardonner notre amour filial et notre enthousiasme pour la patrie de nos pères. Mais nous le leur abandonnons."—**Raphaël Gervais**, la **Nouvelle-France**, sept. 1908.

* * *

PROTESTANT ET CATHOLIQUE

Macaulay disait en parlant de l'Eglise Catholique, qu' "elle envoie encore sur les points les plus reculés du globe des missionnaires aussi zélés que ceux qui vinrent à Kent avec Augustin, et qu'elle fait encore face à des hostiles avec le même esprit qu'elle faisait face à Attila." Malgré les océans et les déserts, la faim et la perte, les espions et les lois pénales, les cachots et les chevalets, le gibet et l'écartement, on trouve ses agents sous tous les déguisements et dans tous les pays, savants, médecins, marchands, serviteurs, ils argumentent, instruisent, consolent, s'emparent du coeur de la jeunesse, raniment le courage des timides, et présentent le Crucifix aux yeux des mourants". "On les trouve, dit-il, dans les profondeurs du Pérou, sur les marchés des îles, dans les observatoires de la Chine.

Ils font des convertis dans des régions où la cupidité ni la curiosité n'ont tenté leurs compatriotes de pénétrer; ils prêchent et discutent dans des langues dont aucun autre occidental n'a jamais compris le premier mot." Parkman dit comment ces hommes, dont quelques-uns issu de race noble et ayant puisé leur éducation dans les universités laissèrent tout et partirent pour aller convertir à la fois les Hurons et les Iroquois, et il décrit les horribles tortures qu'ils endurent joyeusement et triomphalement. Plus encore, quand ils passent, ils ferment la voie aux autres, et ils restent à leur poste jusqu'à la mort. Religieuses et prêtres consacrent leur vie à leur patrie d'adoption, et ne s'attendent jamais à revoir le pays de leur naissance

C'est un fait reconnu que le zèle et la dévotion des catholiques ne fut pas une des moindres raisons de la conversion de John Harry Newman, un des hommes les plus capables et les plus éminents de son temps. Parlant de la conduite des prêtres catholiques, à l'époque du choléra, Newman dit que des jeunes gens à la fleur de l'âge, et des vieillards qui semblaient avoir droit à quelque repos après leurs longs labeurs, offraient volontairement leur ministère aux victimes du fléau, et que beaucoup d'entre eux moururent en rendant ces dangereux services. Le prêtre, dit-il, est toujours prêt à se sacrifier pour son peuple. Nuit et jour, malade ou en santé lui-même, par tous les temps, il part, à l'appel d'un malade. Des milliers d'hommes effectuant le même mouvement comme obéissant à la discipline militaire la plus rigoureuse.

Les protestants peuvent à leur aise dénoncer les erreurs doctrinales et les méfaits de l'église catholique: peuvent condamner le dogme de la transubstantiation le sacrifice de la messe, le célibat au clergé, la privation de la Bible et du calice pour leurs fidèles, l'infaillibilité et la suprême juridiction du Pape: mais s'ils pouvaient démontrer hors de tout doute qu'ils sont eux-mêmes plus loyaux à l'église, qu'ils assistent aux offices plus régulièrement, qu'ils contribuent plus généreusement au soutien de l'église, qu'ils sont plus diligents pour enseigner à leurs enfants le message de leur "Bible ouverte", qu'ils sont plus libéraux, plus philantropes et plus dévoués que les catholiques, alors ils auraient un argument tout à fait irréfutable, et qui ferait sur les foules infiniment plus que toutes les déclarations faites à la tribune ou dans la presse.—**Catholic Forrester.**

* * *

PAROLES REGRETTABLES

(Le **Droit**)

Un orateur catholique, parlant l'autre jour aux Communes, a laissé échapper ces paroles regrettables: "Je n'ai pas besoin que l'Eglise me dicte ce que j'ai à faire dans le domaine de la vie civique."

Voilà tout simplement du libéralisme religieux. Une conscience à compartiments étanches, un pour la maison, un pour le club, un pour les assemblées dans les centres anglais, un pour les assemblées dans les centres français, un pour les Communes, et encore.

Est-ce assez ridicule? Ou l'on est catholique, ou on ne l'est pas. Ou nous acceptons les enseignements de l'Eglise catholique qui n'est pas le libre examen dans lequel un individu peut puiser ce qu'il lui plaît et laisser le reste.

Une personne qui a tant soit peu les notions de la logique et qui se rappelle son petit catéchisme comprend cela.

Ce sont ces erreurs regrettables, ces envolées dans le vide qui ont fait perdre aux Anglais l'estime que nos pères avaient su conquérir au prix de tant de sacrifices.

Nous est avis que quelques leçons de petit catéchisme ne feraient pas de mal à certains politiciens; ils pourraient les trouver à bon marché dans les écoles bilingues de la Capitale, dont ils semblent se désintéresser étrangement.

* * *

GARDIEN DE LA MORALE

(L'**Action Catholique**)

On pouvait lire il n'y a pas longtemps, dans le **Transcript**, de Boston, une lettre du Canada qui ne manque pas d'intérêt.

Cette lettre, en effet, avait été adressée au journal en question par son correspondant ontarien: elle avait pour objet de résumer d'après un livre bleu du gouvernement fédéral, la statistique criminelle du pays pour l'annee 1914.

Il y avait d'abord des constatations d'ordre général. Mais où la lettre ontarienne devient particulièrement intéressante, où son auteur devient particulièrement sympathique, c'est quand on arrive à la phrase suivante et au commentaire qui l'accompagne:

"Il appert donc par les chiffres officiels, que Québec avec 26.61 p. c. de la population totale, n'a que 16.73 p. c. de la criminalité canadienne, tandis qu'Ontario, avec 32.53 p. c. de la population s'accapare 41.66 p. c. de la criminalité du Canada.

"Il paraît impossible à un protestant ontarien comme moi, d'admettre que la prédominance de l'Eglise Catholique Romaine dans la province de Québec puisse suffire à expliquer cette différence Cependant, l'orangisme du frère (sic) Sir John Macdonald ne l'a pas empêché de décrire le clergé du Bas-Canada comme étant "de tout l'univers le meilleur gardien de la morale publique."

"Yet Brother Sir John Macdonald's orangism dit not prevent him from describing the clergy of Lower Canada as "the finest moral police in the world."

Cette phrase est précieuse; le témoignage désintéressé qu'elle contient, la personnalité bien connue qui lui donne son autorité, le canal protestant par où elle arrive lui donnent une valeur et un sens tout particulier.

Mais combien en faudrait-il, de ces témoignages, combien de ces statistiques, combien de ces éloquentes comparaisons pour faire voir tous ceux qui n'ont jamais appris sur le compte du Québec que des calomnies et des mensonges.

Combien faudrait-il travailler longtemps pour faire admettre cette incontestable vérité à savoir que la religion catholique romaine, que le clergé catholique romain sont d'incomparables instruments de civilisation, de progrès civique et moral pour les nations?

L'exemple de notre province est là pour démontrer la justesse de cette affirmation.

* * *

MGR FALLON ET LA PROHIBITION

(Le **Droit**)

L'évêque de London, Mgr Fallon, vient de donner une entrevue aux journaux, commentant le mouvement en faveur de la tempérance qu'un comité d'hommes d'affaires de toute la province a organisé afin de faire une loi prohibant l'importation et la vente des liqueurs enivrantes.

Mgr Fallon dit: "Je suis opposé au principe de prohibition de "la fabrication et de la vente des "boissons alcooliques. Je considère le mouvement actuel dans "l'Ontario comme une invitation "dangereuse à l'Etat de porter "atteinte aux droits des citoyens "et aussi de régler toute la conduite humaine par des lois."

Il faut bien comprendre que le mouvement actuel ne consiste en rien autre chose que de faire circuler des pétitions et de donner à tout le monde une occasion de signer ces listes qui demandent au gouvernement de prendre des mesures en rapport avec les désirs de la majorité de la population.

Ce mouvement ne part pas du gouvernement, il part du peuple et ce sera l'expression des sentiments du peuple qui sera présentée au gouvernement. Si une loi est adoptée prohibant la vente de l'alcool, ce sera une loi quo pourra être placée à côté des lois prohibant la vente de l'opium, de la morphine, de l'arsenic et tous les autres poisons.

* * *

L'ARTILLERIE RUSSE

(Le **Journal**)

Les journaux allemands donnent des renseignements sur l'artillerie russe, qui, à côté de l'artillerie légère de campagne, comprend quatre modèles d'artillerie lourde de campagne, deux anciens et deux récents, du même calibre que les anciens, et qui sont des obusiers de 152 et des canons à tir rapide de 106.

Les vieux modèles, pièces d'ailleurs très justes et qui rendent de grands services, avaient trois défauts: la force de l'expansion de l'obus, notamment du 106, était insuffisante: le tir était lent, un coup par minute pour les 106, un coup toutes les cinq minutes pour les 152; enfin, l'installation était longue, cinquante à soixante minutes pour établir la plate-forme, dix à quinze minutes pour y placer la pièce, quarante à cinquante minutes pour mettre en batterie.

Dans la bataille engagée entre la Strypa et la frontière roumaine, l'artillerie russe joue un rôle très important. Non seulement l'action a été préparée par un violent bombardement, mais certaines attaques, par exemple celle du 28 décembre, ont été précédées d'un de ces tirs de destruction précipités, comme on en a vu devant nos attaques de Champagne et auxquels les Allemands ont donné le nom de **trommelfeuer** Celui qui a précédé l'attaque du 28 a commencé à minuit et a fini à 1 heure de l'après-midi. Les soldats le comparaient au jour du jugement dernier.

Les nouveaux modèles, plus mobiles, se mettent en batterie beaucoup plus promptement. Le tir est plus rapide. Enfin l'efficacité d'après le journal allemand la **Post**, a été augmentée de deux façons: la portée des shrapnells, les obus à balles, a été allongée; la force expansive des obus explosifs a été augmentée; ceux-ci détruisent les retranchements en terre et les abris bétonnés, ce que le modèle précédent n'arrivait pas à faire, comme on l'a vu devant Lemberg; enfin, ils peuvent être employés efficacement contre les buts mobiles quand la distance est trop grande pour que l'on tire le shrapnell.

* * *

EST-CE SA DERNIERE EVOLUTION?

On a beaucoup parlé récemment de la conversion du chef des Vieux Catholiques en Angleterre. A ce sujet la **Croix** de Paris donne les renseignements suivants:

"**M. Matthew était né protestant. Il se fit catholique, puis fut ordonné prêtre... peut-être un** peu trop promptement. Pris de la manie des grandeurs, il se fit sacrer évêque par le trio épiscopal schismatique de Hollande. Alors il se proclama lui-même archevêque de l'Eglise des vieux catholiques en Angleterre et prit en même temps le titre temporel de "comte de Llandaff". Constatant que, dans son vaste diocèse, il n'avait pas un seul diocésain, ce qui ne suffisait pas pour le faire vivre il retourna au protestantisme. Il offrit dans ces derniers temps ses services à l'archevêque de Canterbury et à l'évêque de Londres, qui s'empressèrent de les refuser On annonce maintenant qu'il vient d'écrire au cardinal Merry del Val, exprimant sa "contrition et sa soumission pleine et entière sans conditions, à S. S. le pape Benoit XV".

Bazin dans son livre a dit que les Alsaciennes étaient les gardienens du foyer.

Le rôle des Canadiennes est ici tout indiqué.

La jeune fille gardera son charme, sa grâce, si elle prend soin de garder intact l'héritage reçu de sa mère; si elle conserve son amabilité et son industrieuse activité, elle prisera peu de devenir une virago, toujours absente du foyer et laissant évaporer aux grands vents de distractions qui trompent son oisiveté, le subtile parfum de candide gentillesse; si elle se contente d'être le rayon de soleil, elle recevra des hommages, des voeux et des promesses qui en feront la mère canadienne. Pourquoi singerait-elle les autres lorsqu'elle possède ce qu'aucune femme d'une autre race ne saurait lui ravir? Le dévouement sans limite uni à la bonne humeur inaltérable.

La mère canadienne gardienne du foyer! C'est un poème digne de Mistral qu'il faudrait écrire. La mère canadienne, ménagère diligente, leçon vivante pour les pauvres linottes toujours dehors, tournant à tous les vents, si vite, qu'auprès d'elles, les girouettes paraissent immobiles; la mère cacandienne dont la couronne d'enfants bruyants auréole le front sublime, sanglant reproche aux femmes dénaturées qui laissent glapir leurs petits affamés, pour courir aux aventures frivoles; la mère canadienne, épouse patiente qui adoucit le labeur d'un mari par sa bonté, son indulgence, son tact, modèle incomparable.

R. P. Hudon, s.j.

—Rase-toi, Madame! conseilla gentiment Ali en montrant des dents de lion.

LA VIEILLE MAMAN

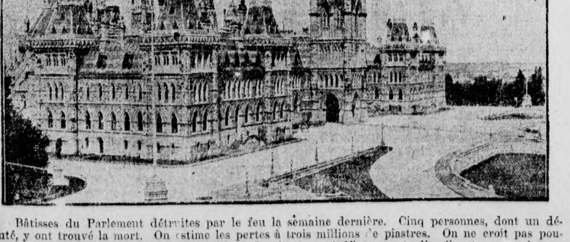
Une vieille maman accompagne son fieu, un petit gars trapu, solide, nerveux, un vitrier, retour de permission.

Au départ du train... émotion sous le bonnet tuyauté de la bonne vieille... pincement au coeur du petit chasseur... picotement aux paupières (qui de nous n'a ressenti cela?).

Mais le petit soldat se redresse, refoule ses larmes, mord ses lèvres, se raidit et, embrassant sa bonne maman:

—Ne pleure pas, m'man... on en r'viendra! Tiens, que veux-tu que je te rapporte?

—Ta peau! mon gars!



Bâtisses du Parlement détruites par le feu la semaine dernière. Cinq personnes, dont un député, y ont trouvé la mort. On estime les pertes à trois millions de piastres. On ne croit pas pouvoir reconstruire pour moins de six millions de piastres. A l'heure actuelle, il est impossible de dire si ce sont des espions allemands qui ont mis le feu à ces bâtisses.

SUR LE FRONT ONTARIEN

Quatre mille enfants réclament justice pour leurs maîtres. —A l'Ecole Guigues.—Pourvu que la cause triomphe. —La grève des professeurs.—M. Preston dénonce les ennemis du français.—De quoi demain sera-t-il fait? —M. Murphy attend les ordres du gouvernement.

Ottawa, 31 janvier.

Les dépêches du matin vous ont apporté, j'imagine, le récit sommaire de la manifestation des enfants des écoles françaises d'Ottawa. Un heureux concours de circonstances m'a permis d'en être témoin. C'est l'une des choses les plus émouvantes en soi et par les pensées qu'elle évoque que l'on ait vues depuis long temps.

Dès deux heures et demie garçons et fillettes débouchaient en face de l'hôtel de ville, se massaient en rangs serrés sur les trottoirs qui donnent accès au grand escalier. A trois heures, ils étaient trois mille, probablement, venus de tous les coins de la ville, et portant les signatures de plus de quatre mille écoliers et écolières — venus, remarquez-le bien, seuls sans leurs maîtres, accompagnés seulement, pour quelques-uns, de mères de famille. Et jamais l'on ne vit troupe plus disciplinée, plus dans la main de ses jeunes chefs.

Le motif de cette étonnante manifestation, vous le connaissez sans doute déjà.

Par suite de l'extraordinaire imbroglio qui a suivi, à Ottawa, la tentative d'imposition du règlement XVII, plus de cent instituteurs et institutrices, laïques et congréganistes, sont privés de traitement depuis des mois. Pour être précis, 34 instituteurs congréganistes n'ont pas reçu un sou depuis le mois d'avril 1914; 67 institutrices congréganistes n'ont rien reçu depuis décembre 1914 et, sur les 13 instituteurs et institutrices laïques, aucun n'a rien reçu depuis cette dernière date, à l'exception de Mme Dumais, de Mlles Roy, Barrette et Dupéré qui ont reçu trois mois de traitement dans les conditions que nous avons récemment relatées. Une injonction est d'abord venue empêcher la commission élue de payer ces maîtres; puis, la commission gouvernementale, ayant réussi à s'emparer de la caisse scolaire, a elle-même refusé de leur verser un sou. On estime que les traitements non payés représentent une somme d'au moins $70,000.

Comment ont vécu tout ce temps-là instituteurs et institutrices? C'est un miracle de charité et de dévouement. Maîtres et maîtresses ne reçoivent qu'une chétive pitance, prélevée sur des quêtes locales et sur la souscription faite dans le Québec. Pour qu'ils se soient cramponnés à leur tâche dans de pareilles conditions il faut vraiment qu'ils soient des héros.

* * *

La commission élue et les pères de famille veulent mettre fin à ce régime. Déjà, par l'intermédiaire de ses avocats, la commission a sommé la ville de lui remettre les $84,000 de taxes scolaires qu'elle a prélevés, l'an dernier, à titre d'argent de la commission scolaire (quelle qu'elle soit) et l'a prévenue que, l'an prochain, elle ferait elle-même sa perception. Et on se bat devant les tribunaux autour d'une somme de $67,000 qui était déposée à la Banque de Québec, au crédit de la commission élue, et que la commission gouvernementale a réussi à se faire remettre, le gouvernement ayant promis d'indemniser la Banque de Québec, au cas où les tribunaux lui ordonneraient de remettre l'argent à la commission élue.

Demain, une délégation de pères de famille, à la tête de laquelle se trouveront sûrement M le sénateur Landry et M. Samuel Genest, ira appuyer, auprès du bureau des commissaires municipaux, la démarche de la commission élue. On s'attend à ce qu'elle y rencontre M. Murphy, de la cimmission gouvernementale, et il ne serait pas étonnant que le débat fût un peu vif.

Cet après-midi, les enfants faisaient une démarche préliminaire Ils réclamaient tout simplement justice pour leurs maîtres.

* * *

Ces trois mille garçonnets et fillettes — on n'avait laissé aux écoles que les plus petits et les plus petites — n'oublieront sûrement pas la scène tragique de cet après-midi, sous le ciel gris et brumeux qui noyait à moitié la tour du Parlement, foyer des institutions britanniques, demeure des gardiens attitrés du pacte fédéral; je ne crois pas que les témoins étrangers l'oublient davantage.

A trois heures, quand M. le maire Porter, entouré des échevins canadiens-français, apparut sur le perron, l'émotion l'étreignait visiblement à la gorge. La manifestation était imprévue; ses proportions inattendues. Elle suffisait à attester l'unanimité pratique du peuple canadien-français.

Un écolier se détacha de la masse de ses camarades, gravit les degrés et, tête nue, face au maire, d'une voix nette, qui martelait les phrases, et dans un anglais parfait, lut l'adresse suivante:

A Son Honneur Monsieur le Maire et à Messieurs les Commissaires de la ville d'Ottawa.

Messieurs,

Témoins journaliers du dévouement de nos instituteurs et aussi des privations qu'ils supportent depuis dix, dix-huit et vingt mois, à cause de la suppression de leurs salaires et cela parce qu'ils obéissent à nos parents qui persistent à nous faire apprendre les deux langues officielles du pays, nous croyons, Monsieur le Maire et Messieurs les Commissaires, devoir élever la voix en leur faveur.

Voilà pourquoi nous vous demandons avec instance de verser immédiatement aux représentants élus par nos parents la somme des taxes scolaires retenue actuellement par la Corporation. Nous voulons que nos instituteurs reçoivent leurs salaires si bien mérités à même l'argent payé par nos parents.

Nous osons espérer, Messieurs que la première supplique des écoliers canadiens-français d'Ottawa ne sera pas refusée. Veuillez croire aussi que nos parents sauront, à l'occasion, apprécier le cas que vous ferez de notre demande.

Nous avons l'honneur d'être, Messieurs, vos petits administrés,

Les élèves des écoles canadiennes-françaises.

Puis, dix-sept garçons et fillettes, représentant les dix-sept écoles canadiennes-françaises, vinrent remettre au maire le texte français de la supplique, portant plus de quatre mille signatures.

* * *

A cette manifestation, M. Porter, qui avait demandé à M. Grenon des détails précis sur le nombre des instituteurs non payés, sur les délais de paiement, fit la seule réponse à peu près qu'il pouvait donner dans les circonstances.

Il promit que ses collègues et lui étudieraient la question avec soin, que lui-même mettrait à la résoudre toute sa bonne volonté. La grosse difficulté, dit-il, c'est que la ville, prise entre les deux commissions, veut être bien sûre de n'avoir pas à payer deux fois. Mais il ne faut pas que les écoles soient fermées et il doit être possible de trouver un moyen de payer ces instituteurs...

On a su depuis que M. Porter avait été vivement impressionné. Quel sera le résultat de la séance de demain, alors qu'on entrera dans le vif de la question et que les problèmes administratifs et juridiques que pose le conflit actuel seront discutés au mérite, il est impossible de le prédire, mais une chose est certaine, c'est que l'étonnante manifestation d'aujourd'hui aura, comme les incidents de l'école Guigues, fortement contribué à éclairer l'opinion anglaise honnête.

—Il faut décidément qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire se sont déjà dit beaucoup d'Anglo-protestants, pour que des gens d'ordinaire aussi paisibles que les Canadiens-français aient décidé de maintenir par la force les maîtres de leur choix... Et comment se diront-ils demain, peut-on raisonnablement se refuser, directement ou indirectement, à payer les maîtres qui enseignent régulièrement, à la compétence desquels leurs adversaires même sont forcés de rendre hommage et dont les élèves apparaissent comme de petits gentilshommes?

Cela fait appel au sentiment de la justice élémentaire.

Et, de là l'esprit des observateurs loyaux, une fois éveillé pourra remonter à l'odieux règlement XVII, cause première de tout le mal, à cette substitution scandaleuse de la commission gouvernementale à la commission élue, violation de tous les principes du droit britannique.

C'est l'éducation de l'opinion anglaise qui se fait ainsi; c'est l'éducation aussi de la jeune génération canadienne-française.

—Soyez dignes, mes enfants disait cet après-midi l'une des jeunes institutrices aux élèves qui partaient pour l'hôtel de ville. —Nous allons au front, ma Soeur (les gamins appellent ma Soeur les laïques aussi bien que les religieuses) et nous savons qu'il faut se tenir droit!

Le fait est que leur tenue a fait l'admiration de tous. Ces trois mille enfants se sont réunis des extrémités de la ville, ont fait leur manifestation et sont retournés chez eux sans l'ombre de désordre ou de confusion.

* * *

Un fait et un mot, pour finir.

A l'école Guigues, une équipe de mères de famille continue de monter la garde, en cas de surprise.

A l'hôtel de ville, cet après-midi, une couple d'institutrices s'étaient glissées, à la dernière heure et à titre privé, au milieu du public. On discutait autour d'elles la probabilité du paiement des maîtres et maîtresses. Et l'une d'elles, soudain, de dire à sa petite voisine, plutôt bas, mais pas assez haut tout de même pour que le mot n'ait pas échappé à une oreille indiscrète: — Ce que cela m'est égal d'être payée ou non, pourvu que la Cause triomphe!

Et cela explique infiniment de choses.

* * *

Ottawa, le 3 février 1916.

Je vous écris ceci pendant que, dans l'horizon empourpré, flambe l'hôtel du Parlement. L'effroyable désastre éclipsera dans les journaux de demain le dramatique incident, si gros de conséquences, qui vient de se produire dans la crise scolaire; il ne le supprimera point cependant et surtout, par malheur, il n'en abolira point les causes profondes.

Dès hier, le **Devoir** vous a dit en gros ce dont il s'agit. Nos dépêches d'Ottawa vous ont raconté comment les cent vingt deux professeurs des écoles bilingues — instituteurs et institutrices, laïques et congréganistes — ont quitté les écoles, déclarant qu'en face de l'attitude "plus qu'incertaine" des autorités municipales, et surtout devant la déclaration outrageante de M. Denis Murphy, président de la petite commission, ils se refusaient à poursuivre leurs cours, tant qu'on ne leur aurait pas remboursé les traitements retenus depuis dix, quinze et vingt mois; elles vous ont dit comment les protestataires rejettent sur ceux "qui refusent" de verser aux commissaires élus les impôts des parents "et sur ceux qui ont pris l'injonction d'avril 1914" la responsabilité de l'acte posé.

L'aventure est sans précédent au Canada — comme l'était la manifestation des enfants lundi. comme l'a été la reprise de l'école Guigues, comme l'est, surtout. la cause initiale de tout le mal l'inique et stupide règlement XVII.

Car c'est là qu'il en faut toujours revenir. Si la Commission scolaire d'Ottawa est privée de sa part légitime des octrois prélevés sur tous les citoyens, si les professeurs sont persécutés, si une injonction est venue interdire à la Commission élue de les payer, si le gouvernement a entrepris de confisquer les droits essentiels des contribuables en substituant à la Commission élue une commission nommée, si cette commission nommée, qui a réussi à mettre la main sur $67,000 de l'argent déposé au crédit de la Commission élue refuse de payer les instituteurs bilingues et s'en déclare incapable, c'est parce que ni la commission représentant les pères de famille, ni les professeurs obéissant aux ordres des parents n'ont voulu se soumettre au règlement XVII et se faire les complices de l'oeuvre de dénationalisation.

* * *

La grève des professeurs était un peu prévue: MM. Genest et Belcourt en avaient indiqué la possibilité mardi, au bureau des commissaires, mais on ne croyait généralement pas que les choses se précipiteraient de cette façon On paraît attribuer surtout la rapidité du coup à la déclaration provocatrice de M. Denis Murphy, président de la "petite commission", et à sa démarche projetée auprès du bureau des commissaires. Car cet après-midi même M. Murphy et son compagnon, M. D'Arcy McGee, sont allés réclamer auprès du bureau les fameux $84,000 d'impôts scolaires que la ville détient actuellement Ils n'ont du reste obtenu aucune réponse définitive: on les a ajournés à mardi.

Quelle que soit, en tout cas, la cause immédiate du nouvel incident, il a fait, m'affirme-t-on, l'effet d'un coup de tonnerre. Dans la plupart des écoles, les professeurs avaient annoncé ce midi, ou ont annoncé à une heure et demie qu'ils n'enseigneraient point tant qu'ils n'auraient pas été payés En d'autres, les élèves ont simplement constaté l'absence des professeurs. Le bruit a couru, venu on ne sait trop d'où, qu'il y avait quelque difficulté à une école de filles située près de la fameuse école Guigues. Les élèves de cette dernière sont aussitôt partis à la rescousse, au chant d'**O Canada!** — mais la rumeur était fausse. Les élèves de trois ou quatre écoles ont alors paradé en chantant. Cette nuit quelques écoles sont particulièrement gardées.

Chez les parents le cri, paraît-il, est: Enfin! Il fallait en finir, et nous allons voir le bout de cette affaire-là! Et le geste des professeurs est, ajoute-t-on, cordialement approuvé. On trouve qu'ils ont assez enduré.

Pour comprendre l'exaspération des parents, il faut bien songer que la lutte dure depuis trois ans et plus, que ces pères et ces mères de famille ont vu les maîtres de leur choix persécutés par ce qu'ils suivaient leurs instructions, qu'ils les voient depuis des mois privés de salaire pour la même raison, qu'ils ont dû réinstaller par la force, à travers les portes défoncées, deux institutrices de leur choix, qu'ils gardent depuis trois semaines l'une de leurs écoles, qu'ils ont payé leurs taxes et que, ces taxes, leurs propres représentants ne peuvent en disposer pour indemniser les maîtres qui élèvent leurs enfants qu'une partie de ces taxes a déjà été employée à payer des maîtres dont ils ne veulent pas et que des commissaires qui ne les représentent point, dont la nomination est un défi à la Constitution même de notre pays, cherchent à prendre possession du reste des taxes et déclarent qu'ils n'en attribueront pas, qu'ils ne pourraient en attribuer un sou aux maîtres qui peinent et souffrent depuis si longtemps et que la foule entoure d'une réelle vénération.

On est véritablement allé, à leur endroit, aux limites de la tracasserie et si énergiques que soient leurs protestations contre ceux qui les persécutent dans leurs droits et dans leurs enfants, dans la personne des maîtres de leur choix, on ne saurait s'en étonner.

* * *

La Commission élue s'est réunie ce soir sous la présidence de M. Genest. On y remarquait particulièrement les quatre commissaires de langue anglaise: MM. Armstrong, Cain, McManus et Preston.

Les commissaires, à l'unanimité, ont adopté deux résolutions. La première, présentée par MM. Saint-Germain et Armstrong, allègue d'abord les faits connus: la lettre des instituteurs, la déclaration de M. Murphy, résumée plus haut; elle allègue ensuite que M. Genest et M. Foisy, le président et le secrétaire de la Commission élue sont prêts, si la ville leur remet l'argent, à payer, dans les vingt-quatre heures, tous les professeurs et employés des écoles, quelle que soit leur nationalité et en dépit de toutes les injonctions; que les parents sont furieux de ce qu'ayant payé leurs taxes, ces taxes ne servent point à rémunérer les professeurs de leur choix; que, dans ces conditions, des scènes de désordre grave sont possibles. Et les commissaires avertissent solennellement les autorités municipales qu'ils déclinent toute responsabilité dans ce qui pourrait arriver et que le bureau exécutif ayant le moyen infaillible de remédier au mal en payant les instituteurs sera tenu responsable de tout ce qui pourra survenir.

Copie de cette première résolution sera adressée au maire, aux commissaires et aux échevins.

La seconde résolution, adoptée sur proposition de MM. Saint-Germain et Cain, s'adresse plus spécialement au ministère de l'Instruction publique. Elle résume la substance des faits allégués dans la première et invite le ministère à payer les instituteurs bilingues comme il l'a fait des instituteurs de langue anglaise, lorsque ceux-ci ont menacé de se mettre en grève. Elle avertit également le ministère que, s'il ne prend point les mesures nécessaires, il sera comme la ville tenu responsable de tout ce qui pourra survenir.

* * *

Les discours qui ont accompagné les propositions ont naturellement été fort catégoriques.

M. Genest s'est exprimé en termes plutôt raides sur le compte de M. Murphy, de certains juges et sur l'ensemble de la persécution ontarienne. Il a déclaré formellement, comme il l'avait déjà dit aux journaux, que si la ville remet l'argent à la Commission élue, tous les professeurs et employés, anglais ou français, seront payés, dût-il pour cela risquer la prison.

A certains égards, le discours le plus neuf, le plus caractéristique, fut celui de M. Preston, un Ontarien de naissance, élevé à Toronto et ancien élève de McGill. M. Preston, on s'en souvient, est celui qui offrit récemment aux journalistes qui mènent la campagne anti-française de discuter avec eux la question bilingue à Toronto même et au Massey Hall. Ce soir, il a dénoncé le "système pourri" de la province, accusant les directeurs du système, non seulement d'injustice à l'endroit des Canadiens-français, mais à l'endroit des Anglais eux-mêmes.

— Je suis passé par vos écoles, s'est-il écrié d'un ton vraiment pathétique, j'ai suivi vos cours, mais vous m'avez privé du droit qui était le mien d'apprendre l'une des deux langues officielles de mon pays. Vous m'avez mis en état d'infériorité vis-à-vis mes compatriotes du Québec qui, eux ont appris dans les écoles françaises à parler ma langue. Avant d'embarrasser les Canadiens français chez eux et de travailler à leur imposer, au mépris de la Constitution, des traités et du bon sens, un système absurde, songez donc à remettre de l'ordre dans votre maison... Avec une égale netteté et une grande vigueur M. Preston a fait le procès d'une partie des journalistes anglais qui voudraient imposer aux Canadiens-français le stupide système dont ils sont eux-mêmes les victimes, puisqu'ils sont, pour la plupart, incapables de comprendre leurs compatriotes français.

S'il y avait beaucoup plus d'Anglo-Canadiens de ce type, comme il serait facile de s'entendre!

* * *

Et demain? Je ne fais point de prophétie: du reste, le télégraphe vous apportera peut-être de nouveaux détails avant l'arrivée de cette lettre.

Notons seulement que tout le monde admet que la retraite des professeurs devra précipiter une solution, que M. Murphy, selon son immuable habitude, s'écrie: Nous en référons à Toronto, nous attendons les instructions du ministre! et que M. Genest et ses amis déclarent: Que voulez-vous que nous fassions, tant qu'on ne nous permettra pas de toucher l'argent qui nous appartient?

L'un des journaux anglais de ce soir prédit une nouvelle intervention des parents. Sous quelle forme, il n'en dit rien.

Omer Héroux...

UNION CANADIENNE

Le luxe, mais le luxe pratique, vient de faire son apparition à l'Union Canadienne. Songez-y donc: l'on y a installé un appareil téléphonique. On n'aura maintenant qu'à demander M. 3647 pour pouvoir parler à l'énergique et dévoué secrétaire de l'Union Canadienne.

* * *

La formation de l'Union Canadienne paraît être un foyer d'émulation. L'idée du club français travaille toutes les cervelles. Mais à quoi bon vouloir diviser? L'Union Canadienne suffit. Seule, elle est assurée du succès.

* * *

Papineau regarde Prud'homme du coin de l'oeil. Pourquoi? Il nous semble que la paix et l'harmonie devraient règner entre eux. Ce sont deux types du même genre, puisque leurs noms commencent par la lettre P.

* * *

On demande des nouvelles de Raymond. Une récompense est offerte à qui rapportera ses cendres à l'Union Canadienne.

* * *

Récemment l'Union Canadienne s'est vu offrir en cadeau une jolie bibliothèque. Mais... il y a toujours un mais; elle ne contient pas de livres. Ceux qui voudront remédier à cet inconvénient seront les bienvenus.

* * *

MM. Albert Manny et Aimé Bertrand ont été nommé bibliothécaires. On ignore encore le chiffre des émoluments attachés à cette charge.

* * *

Les Dames de Sainte-Anne ont récemment donné une partie de cartes dans les salles de l'Union Canadienne. Bon exemple que nous proposons à toutes les associations de dames de Saint-Boniface.

MGR BELIVEAU

Mgr l'archevèque est revenu d'un voyage de quelques jours dans la province de Québec.

POUR LA FRANCE

M. Henri Micoud est parti pour New-ork, d'où il s'embarquera pour la France.

EN VISITE

MM. Joseph et Raoul Précourt de Saint-François-Xavier, sont en visite à Saint-Boniface.

NAISSANCE

M. et Mme Norbert Jutras, 88 rue Ritchot, Saint-Boniface, ont le plaisir de faire part de la naissance de leur fille, Marie-Charlotte-Denise, née le 4 février, baptisée le 7. Parrain, Rév. N.-C. Jutras; marraine, Mme Marie-Suzanne Thézet. Le R. P. Plourde, o.m.i., officiait.

DE RETOUR

M. E. Sabourin, de la Cusson Agencies, Ltd., est de retour d'un voyage de quelques semaines à Beloeil, province de Québec.

MLLE JULIETTE CUSSON

Mlle Juliette Cusson, qui poursuivait ses études chez les religieuses de Jésus et Marie à Montréal, est revenu lundi soir dans sa famille.

JOURNAL FLAMAND

On annonce l'apparition prochaine d'un journal flamand "Belgish Weekblad". Il sera imprimé aux ateliers du "Soleil de l'Ouest".

MORT DE M. BOIRE

M. Boire, gérant-fondateur de la Banque d'Hochelaga à Winnipeg, est décédé hier à Montréal, à l'âge de 65 ans. Il s'était retiré des affaires il y a quelques années.

A L'ALLIANCE FRANCAISE

Le R. P. Blain, s.j., parlera

Le R. P. Blain, s.j., traitera jeudi soir sous les auspices de l'Alliance Française de "Pasteur: l'homme et le savant". Les membres seront admis sur présentation de leur carte. On pourra se procurer des cartes d'invitation en s'adressant à M. le professeur Charles Muller.

ACADEMIE SAINTE-MARIE

Il était solennel et touchant le spectacle qui se déroulait dans la chapelle de l'Académie Sainte-Marie, mardi matin, le 1er février. Agenouillée aux pieds de Mgr Dugas, P.A., V.G., l'une des religieuses, Soeur Françoise-Romaine, prononçait ses voeux perpétuels avec l'enthousiasme de sa première faveur. Le choeur, formé de voix bien exercées, fit entendre des cantiques propres à leurs pieux sentiments, les religieuses et les amis témoins de la soutenir dans l'allégresse de la fête. Mentionnons: "Mon coeur se donne à Vous, Jésus", "Doux trésor de nos âmes" et "Vierges, couronnez votre Reine".

Mgr Dugas développa avec éloquence les pensées qu'éveille toujours le spectacle de la consécration des âmes que Dieu se choisit pour le servir dans la religion. Il fit ressortir la grandeur et le mérite de la vie religieuse, le bonheur qui s'y trouve et la facilité de salut qu'elle procure. "Qu'une religieuse, dit-il, soit fidèle à ses exercices de piété et elle réalisera la fin sublime à laquelle elle est appelée".

Mgr était entouré des membres du clergé dont les noms suivent: M. l'abbé J. Prud'homme, D. Th., D.D.C., et le R. P. V. O'Donnell, chapelain de l'Académie, servant comme diacre et sous-diacre, le R. P. X. Portelance, curé du Sacré-Coeur, MM. les abbés E. Rocan, curé de Sainte-Agathe, et L. Lee, curé de Saint-Edouard, les RR. PP. J. Thomas et J. Magnan, o. m.i.

CLUB LE CANADA

Le club Le Canada a tenu hier soir une séance. M. de Trémaudan et M. le professeur Dayen y firent des discours. M. Roger Goulet ne put y être parce qu'il lui fallut assister à une assemblée de commissaires d'écoles.

"Quoiqu'il advienne, parlons français; parlons français au foyer, parlons français en société, rédigeons en français nos lettres d'affaires, formulons en français nos effets commerciaux, soutenons nos journaux locaux...."—Mgr Béliveau, 16-1-16.

POUR LES FUMEURS

M. Joseph Hélie, 21 avenue Provencher, Saint-Boniface, annonce au public qu'il a toujours en main un assortiment de tabacs et articles pour fumeurs. Spécialité: tabacs Valiquette et Boisvert.

A VENDRE

Char touriste Ford, modèle 1915; a parcouru 1,600 milles; avec accessoires supplémentaires, $450 comptant. Superbe occasion. Ecrire à L. L., La **Liberté**, Boîte Postale 3151.

AVIS

La Compagnie Foncière de Manitoba, Limitée

AVIS est par les présentes donné que le divende No 20, au taux de 3 p. c. tel que voté par l'assemblée du Conseil d'Administration dela dite compagnie, sera payable le 15 février 1916, au bureau de la compagnie, 300, édifice Nanton, 203 avenue Portage, Winnipeg.

Ce dividende sera versé sur présentation et remise du coupon No 14, afférent aux actions au porteur, émises par la compagnie.

Par ordre du Conseil d'Administration.

S.-A. Nault,
Secrétaire.

STENOGRAPHE DEMANDEE

On demande une sténographe. **Casier 324, Winnipeg.**

INSTITUTRICE DEMANDEE

On demande pour l'arrondissement scolaire Gascon No. 996, une institutrice ou un instituteur diplômé, capable d'enseigner l'anglais et le français. S'adresser à J.-F. Girardeau, secrétaire-trésorier, Oak Point, Man.